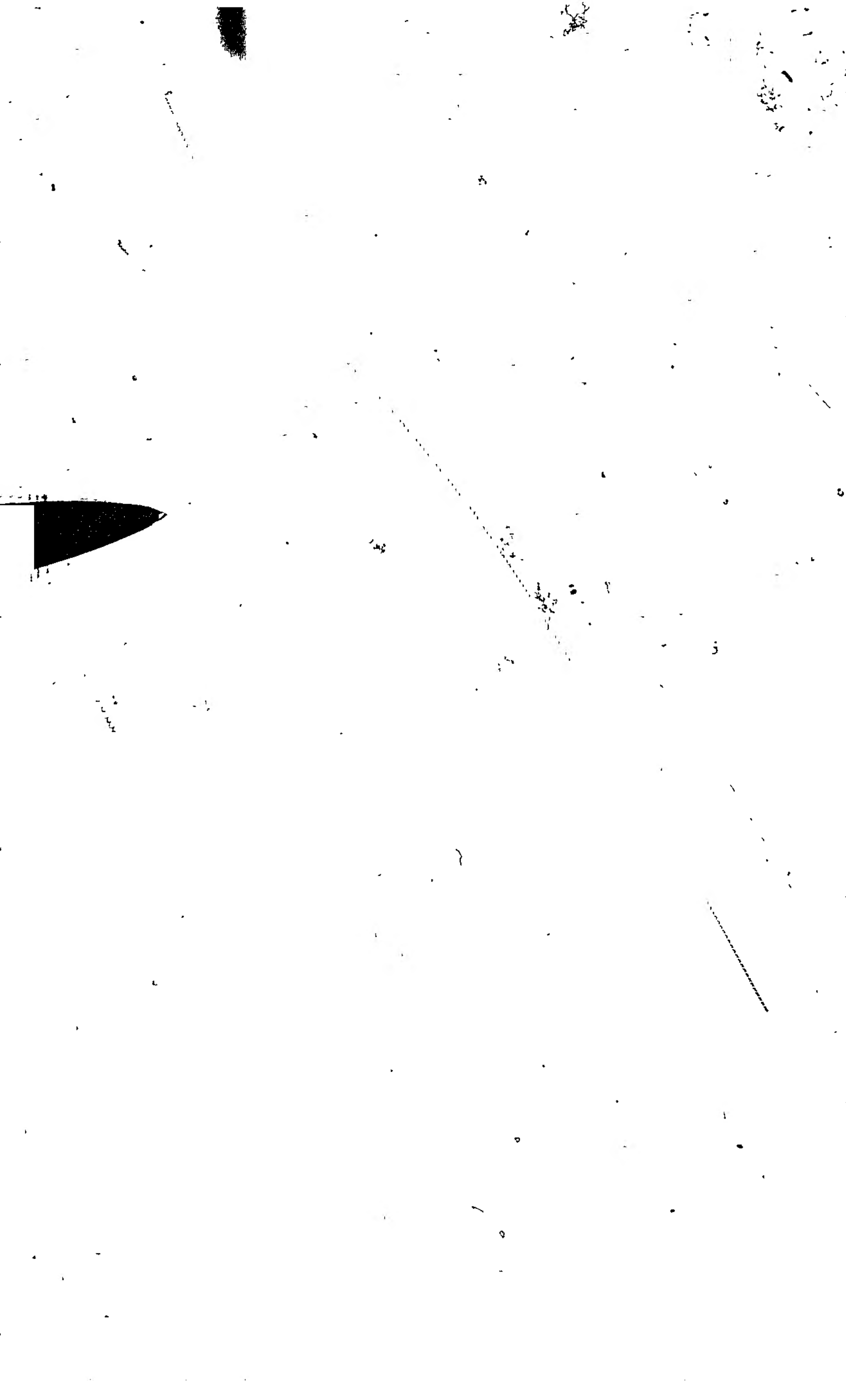
GEORGES BUGNET

VOIX DE LA SOLITUDE

LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL







VOIX DE LA SOLITUDE

GEORGES BUGNET

VOIX DE LA SOLITUDE

LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER EGGSHELL BLANC.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LA POESIE

Poésie, au sens premier, signifie: aptitude à faire quelque chose de neuf. Dans cette acception du mot ou pourrait appeler « poétique » toute invention, jusque dans la géométrie ou le commerce.

Mais ce terme prit, et d'abord, une signification plus haute et plus nette: l'art d'écrire des ouvrages en vers. On opposa poésie à prose. Tel est le sens précis.

* *
*

Certains diront: « N'y a-t-il pas parmi les prosateurs de grands poètes? » — Oui, si l'on se sert du mot dans un sens plus large, ainsi qu'on le fait aujourd'hui. Pourtant, j'aimerais que l'on trouvât, pour

conserver des idées claires, un autre terme que celui de prose poétique. Nous avons bien déjà: prose musicale, prose rythmée; mots qui ne rendent qu'imparfaitement la chose.

J'offre ici une sorte de poème en prose... Ce n'est évidemment pas d'être en prose, même rythmée, musicale, qui le fait poème. Cette qualité lui vient, je crois, moins de la forme que du fond. Je ne puis que laisser à de plus habiles la solution de ce problème.

Quelques-uns objecteront: « C'est là querelle verbale et d'appréciation subjective » — A mon humble avis, l'expérience des siècles nous offre une assez forte preuve objective. Voici quelques maîtres prosateurs: Cicéron, Bossuet, Fénelon, Chateaubriand. Aucun d'eux, lorsqu'il s'est mêlé d'écrire en vers, n'a pu surpasser le médiocre. Or, beaucoup de grands poètes ont été aussi d'admirables prosateurs. C'est donc que la poésie, au sens précis du mot, forme un art distinct — et supérieur. Et, par là, la poésie « prosaïque » de Boileau lui-même est bel et

bien de la poésie, de la vraie poésie, tout simplement parce que ce sont des vers, des vers souvent excellents, impossibles à confondre avec de la prose, et que de maîtres prosateurs ne seraient jamais parvenus à ciseler.

Mais qu'est-ce que bien écrire en vers?

Ici, les voix deviennent extrêmement complexes et l'harmonie fort difficile à établir. Il nous faut d'abord écarter les sons qui ne sont pas nôtres: un beau vers latin, comme un beau vers anglais, ne chante pas du tout de même façon qu'un beau vers français. Mais chez nous même — j'entends: parmi tous les poètes qui ont écrit en langue française — combien variés sont les tons! C'est alors que l'appréciation subjective peut se donner libre carrière. Depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aujourd'hui les chanteurs successivement entendus ont tour à tour plu et déplu.

On voudrait maintenant faire mieux. De toutes parts on se lance à la recherche d'une versification plus parfaite. Je ne puis — n'ayant point la préten-

tion de connaître tout ce qui s'écrit — assurer qu'aucun n'est parvenu à produire, par une manière neuve, un maître poème supérieur à ceux que nous avions déjà; mais on me permettra d'en douter.

Et voici les raisons de ce scepticisme:

Autant que j'en puisse juger dans ma lointaine solitude, l'effort des novateurs se porte sur l'assouplissement du vers, tâche à lui infuser de plus subtiles harmonies, parentes des inflexions ténues et si variées de la belle prose. Je ne nie point que ceci puisse plaire à une élite dont l'ouïe est exercée. Mais on y peut trouver deux défauts. Le premier, immédiat, est que la plupart des lecteurs s'égare parmi ces ondes aux remous peu familiers. Le second sera causé par le temps, qui modifie les tonalités des langages, de telle sorte que ces rythmes instables ne pourront plus guère être entendus des générations suivantes. Aussi serais-je tenté de croire que pour être largement compris, et durer, un ouvrage en vers devrait être composé d'harmonies plutôt moins que trop savantes.

Et où, il me semble, on se trompe surtout, c'est en plaçant l'effort principal sur la forme; tel un peintre qui, sans souci d'avoir un maître sujet en tête, s'imaginerait qu'avec de nouveaux pinceaux, des couleurs neuves, une manière nouvelle, il dépassera les grands artistes d'autrefois qui savaient longuement enrichir leur intelligence avant d'aborder leur toile.

Ma conclusion, qui n'est que l'opinion d'un simple amateur, serait donc que, pour écrire de bons vers, dans une substance durable, on devrait plutôt simplifier que compliquer la forme, et... trouver du fond.

* *
*

Trouver du fond, dis-je. Mais cette question de la matière poétique est elle-même, astheure, fort discutée. Il me semble qu'on tend à la rétrécir.

Une moderne opinion est celle de Verlaine, qui



ne manque pas d'adeptes. Selon lui, le vrai thème poétique est là où l'indécis au précis se joint. J'y trouve beaucoup de vrai. On est en effet tenté de penser que ce qui est tout à fait précis, s'il est quelque chose d'absolument précis en ce monde, n'est guère poétique, et que, par exemple, 2 et 2 font 4 mis en vers ne pourrait guère fournir un chef-d'œuvre. Encore n'en suis-je pas bien sûr. Sir James Jeans ne nous affirme-t-il pas que le Créateur de notre univers est un pur mathématicien?

D'un autre côté, quoi de moins indécis que maintes pièces de Leconte de Lisle? Pourtant, j'avoue ne pas voir en quoi elles ne sont point fort belle poésie. J'irai plus loin et confesserai que je préfère, et de beaucoup, une page dont la perfection est surtout sensorielle, comme *Les Eléphants*, ou toute page du très net Boileau, à telles autres où, sous prétexte d'indécis, des versificateurs nous écrivent aujourd'hui de véritables rébus.

Je n'estimerais donc point qu'on doive prendre l'opinion de Verlaine au pied de la lettre. D'Ho-

mère à nos jours le fond où puisèrent les poètes fut d'une grande diversité, et le précis y eut sa part, comme l'indécis.

La valeur d'un ouvrage vient, si je ne me trompe, de la façon dont un sujet est compris et traité. Avec la plus belle matière du monde un piètre poète ne fera rien qui vaille, et, de la plus pauvre argile, un grand artiste saura créer de la beauté. Mais, pour le chef-d'œuvre, il y faut matière et forme.

* *
*

Ici, poètes et prosateurs se rejoignent.

Presque tout le secret de l'art d'écrire se réduit à l'harmonie de la matière avec la forme. Rapetissez un grand sujet par un habit dépenaillé et vous avez le ridicule. Enflez une grenouille à la taille d'un bœuf; cela ne se fait qu'avec de la baudruche, et du vide.

Sans présenter le consentement universel comme un critère absolu, il me semble que c'est là règle

assez juste quand l'esprit humain l'applique à des œuvres humaines. Or, si nous regardons les littératures anciennes, nous voyons qu'un auteur est plus ou moins estimé selon qu'il se rapproche ou s'éloigne de ceux qu'on a nommés les grands classiques. A ne considérer que les lettres latines, le consentement universel des siècles a vu dans Virgile le maître poète, dans Cicéron le maître prosateur. Et, parmi les écrivains latins, plus un poète s'écarte du modèle virgilien, plus il est imparfait. Il en va de même pour les prosateurs comparés à Cicéron. Si nous écrivions aujourd'hui en latin, peut-être pourrais-je dire qu'ayant eu déjà des Lucains nous tombons dans les Properces. Autrement dit: au lieu de puiser la qualité dans nos cœurs et dans nos pensées, nous la fabriquons à force de verbe.

Buffon, parlant du style affecté, disait: « Défaut des esprits cultivés, mais stériles... Ils travaillent sur les mots et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases. » Pourtant, il me semble que lorsqu'on écrit ce devrait être pour

présenter quelque chose qui vaille et de sorte qu'on soit compris. Voulez-vous tenter une épreuve? Lisez à un homme « moyen » une de ces pages que Boileau — oui, Boileau — ou Bossuet écrivirent voici bientôt trois cents ans. Je serais étonné qu'il n'y comprît rien. Et lisez-lui ensuite telle ou telle pièce qui, en France, a récemment conquis la renommée. Je serais bien surpris, en maint cas, s'il y comprenait quelque chose. Que les chefs-d'œuvre soient créés par une élite, sous l'influence d'une élite, rien de mieux. Mais qu'on leur donne une facture si subtile que seule une élite y puisse goûter, n'est-ce point accélérer ce divorce entre écrivains et public dont chaque jour on se plaint davantage?

Non, l'expérience des siècles nous montre que ceux-là seuls sont des maîtres qui sont entendus de tous; je veux dire de tous les hommes soucieux d'être vraiment hommes et qui demandent pour leur pain quotidien non seulement celui du corps mais celui de l'âme, un pain substantiel, et non point des bonbons, si bariolés soient-ils de brillantes couleurs, ou



si surprenantes que puissent être leurs neuves saveurs; qui recherchent cette nourriture saine qu'on a, depuis longtemps, anoblie par ce très juste titre: les humanités.

Et je ne sais guère par où l'on pourrait modifier la marque séculaire des meilleures œuvres, qui fut, qui est, qui sans doute toujours sera: *la grandeur dans la simplicité.*

A cette forte et durable lumière il est relativement aisé de discerner la valeur d'un ouvrage sans se laisser éblouir par l'éclat de certains styles, ni par les brillants commentaires des critiques. Comme exemple, voici Victor Hugo, tant admiré durant un siècle, aujourd'hui dénigré, parfois très injustement. Si on lui eût dès ses débuts appliqué le sûr critère, on aurait perçu de suite que, tout amoureux qu'il était des grands sujets, l'autre don, la simplicité, ne lui venait pas toujours. Il est bien l'antithèse du classique Boileau, qui possédait la simplicité et ne se haussait que rarement à la grandeur. Et l'on peut se demander si, à choisir entre les deux, le simple

n'eſt pas, tout compté, préférable au grand. Mais lorsqu'on rencontre, comme dans *Athalie,* la grandeur unie à la simplicité, on peut être sûr d'avoir en face de soi un ouvrage que le temps ne détruira jamais. Chez nous, en notre Canada, il eſt aisé de voir qu'une seule œuvre, à la fois simple et grande, y fut écrite, mais en prose, qui est *Maria Chapdelaine;* et, parce que le poète eſt supérieur au prosateur, un maître poète parviendrait peut-être à surpasser encore ce modèle.

* *
*

Ainsi donc, indulgent lecteur, si ces opinions d'un amateur vous semblent, en sus de vos propres lumières, avoir quelque portée, nous conviendrons que, bien que rien n'empêche de comparer nos œuvres avec celles de nos contemporains de divers pays, endeçà et au-delà de l'Atlantique, il reſtera que la plus sûre mesure de l'art ne réside point dans la vogue

actuelle. Trop de réputations ont été, en moins d'un siècle, faites et défaites, pour que chacun ne puisse garder, s'il lui plaît, quelque liberté d'appréciation à l'égard des plus brillants même parmi les poètes d'hier et d'aujourd'hui.

Je l'ai dit, mais il vaut la peine de le redire: l'exemple des littératures grecque et latine incite à conclure qu'il est dangereux de trop s'écarter des grands modèles. Joint à d'autres, cet exemple indique aussi qu'une littérature ne revient guère sur ses pas.

Mais ceci vaut-il pour nous, écrivains canadiens, comme il vaut pour ceux de France? Notre sort est-il si étroitement lié, quant aux belles-lettres, avec celui de l'ancienne patrie qu'elle nous doive inévitablement entraîner par la même route, qui paraît bien conduite au déclin? Voilà qui ne me semble nullement prouvé.

A nous placer sur le terrain purement canadien, nous n'avons point nos maîtres classiques. Les pourrons-nous avoir, nettement distincts des grands mo-

dèles français? J'ai, là-dessus, à diverses reprises, présenté mon opinion. Laissant ici de côté le problème de la forme, je ne veux que résumer celui du fond.

A l'encontre de presque tous les autres pays, la nature, en Canada[1], loin d'être un simple décor, recherché des écrivains pour en parer leurs personnages, retrouve, sans nul appel à des artifices littéraires, une importance, une puissance, une majesté, qu'elle ne présente point ailleurs. Il y a là, pour le poète nourri des premières pages de la Genèse, du Livre de Job, de l'Odyssée, une source de pensées, de beautés, où seule une âme canadienne peut abondamment puiser, et qui verserait dans son œuvre l'ampleur d'un flot nôtre, avec une plus vraie conception des gestes humains, avec aussi cette teinte distinctement nationale que nous cherchons partout et qui, à mon humble avis, se trouvera surtout là.

1. La grammaire française enseigne que l'on doit employer « au » devant les noms de pays du genre masculin. Peu semblent s'apercevoir que cette règle est faite pour les contrées étrangères. Le génie français a fort bien senti qu'elle ne doit point s'appliquer à l'intérieur. Citoyen du Canada, je ne puis me résoudre à le traiter comme un pays qui me serait étranger.



Hémon ne l'avait peut-être pas nettement vu, mais il l'avait senti, comme le touriste qui découvre l'étonnant dans un site où l'habitant ne perçoit rien que de tout ordinaire. Que vaudrait l'histoire de Maria sans la formidable présence de cette nature, terrible, cruelle, et pourtant acceptée, préférée?

Mais il faudra savoir, comme Maria, mieux encore que Maria, écouter les voix les plus profondes, les plus intimes du sol et des cieux, sans se laisser égarer par les beaux diseurs citadins, surtout lorsqu'ils viennent d'outre-frontière: Un ancien l'a dit, et *L'Imitation* le répète: à trop fréquenter les hommes on devient moins homme. La nature est œuvre divine, infiniment supérieure à toute création de l'esprit humain, et son grave discours dépasse les choses de la terre. Elle assigne à l'humanité sa juste place, qui est infime. Elle ne conduit pas à l'orgueil, elle est maîtresse d'humilité. Auprès d'elle, un Shakespeare même n'est rien.

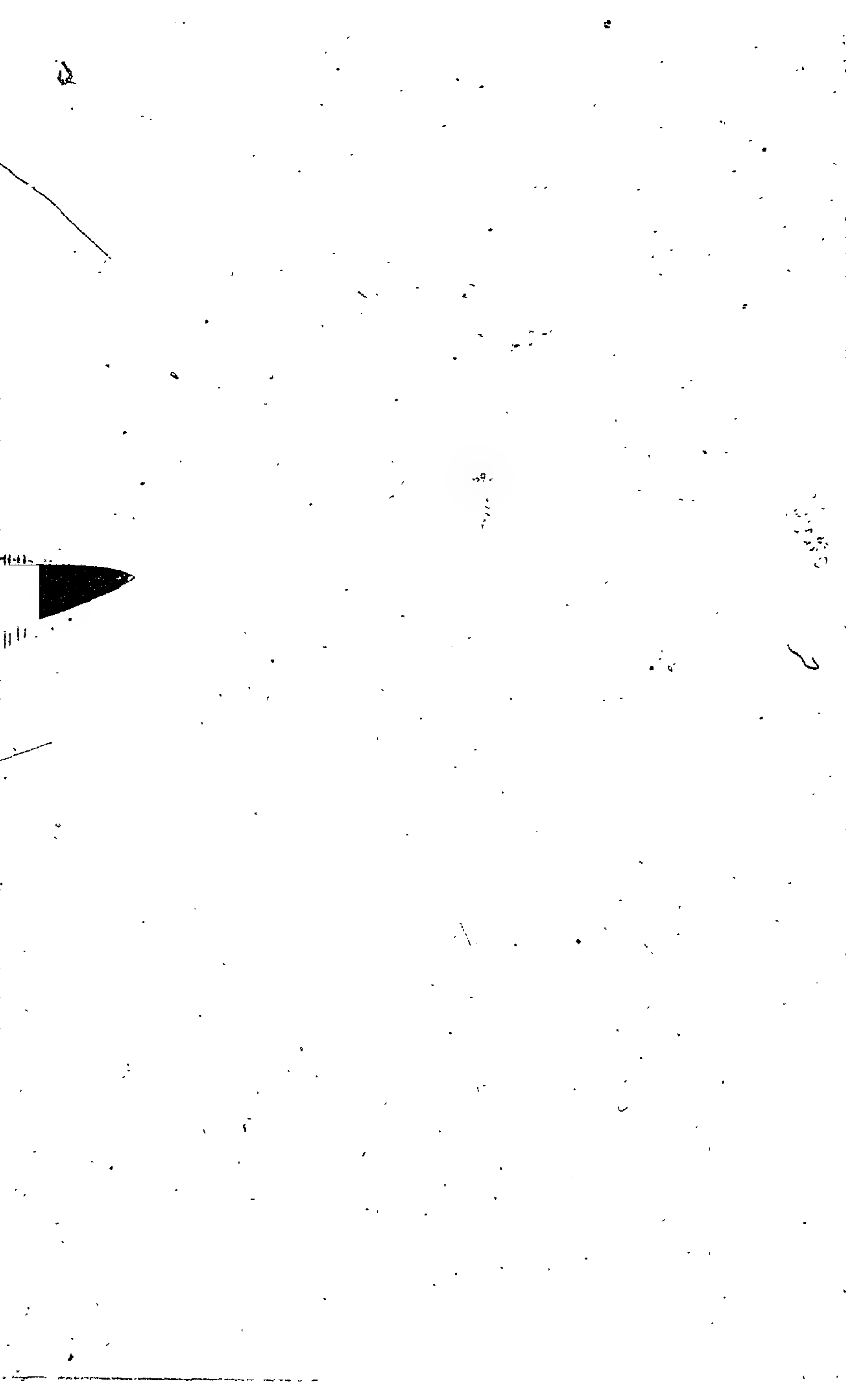
A poursuivre nos conquêtes sur d'autres terrains, le plus que nous puissions espérer c'est d'y devenir

égaux. Sur celui-là nous pouvons être supérieurs. Nous le sommes déjà, mais point encore avec assez de perfection pour que l'évidence en resplendisse.

Avec un thème si fort et si nôtre, qu'importe au poète que la formule soit celle de Verlaine ou toute autre; que les rythmes lui viennent autant d'hier que d'aujourd'hui? Matière et forme, c'est à lui de les refondre harmonieusement par son génie propre, suivant la règle maîtresse: grandeur et simplicité.

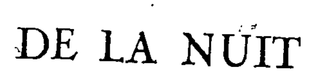
Je n'irai pas dire que ceci soit une entreprise aisée. J'ai tenté dans ce livre quelques essais, sans leur pouvoir jamais inculquer la perfection entrevue. J'ose espérer pourtant qu'ils seront lus et que de plus habiles s'en pourraient inspirer, évitant les défauts, accroissant les qualités, pour offrir enfin au Canada le chef-d'œuvre qu'il attend.

G. B.



PREMIERE PARTIE

RYTHMES EN VERS



DE LA NUIT

HYMNE A LA NUIT

Immense Nuit, profond mystère
Où l'esprit flotte, agitant son flambeau
Comme un fanal au mât d'un noir vaisseau
Roulé sous des cieux sans lumière...

* * *

Au fond des temps, jours du chaos premier,
En des lieux vides et funèbres
Dormaient d'insondables ténèbres:
Informe argile, attendant le Potier.

Mais si la Nuit couvrait le monde,
Si rien n'était, que vague inanité,
L'Esprit voyait, dans cette obscurité,
L'œuvre lumineuse et féconde.

L'œuvre où la Nuit, transformée en rayon,
Deviendrait la mère des êtres;
Mère des astres, les ancêtres,
Et mère aussi de l'humble moucheron:

Mère de l'homme!...
ô grande mère,
Laisse-moi voir jusqu'au fond de ton cœur...
Sorti de toi, je vais au Fossoyeur
Qui te remettra ma poussière.

Ah, je t'en prie, avant que dans ton sein
Je retourne à jamais attendre,
O mère, laisse-moi comprendre
L'obscur secret de ton vaste dessein.

Je crois en toi, mère, et je t'aime.
Mais fais plus forts mon amour et ma foi
Pour que, sans trembler, je retourne en toi,
O Nuit, comme en la splendeur même.

* *
*

Dès que du matin la gloire est éclose,
Si nos regards sont enchantés,
Séduits des agiles clartés
Du brillant soleil qui partout les pose;

Si son éclat métamorphose
Une goutte morte en prisme vivant,
Ou le froid glacier en un feu mouvant,
S'il revêt de pourpre la rose;

S'il change les mers en brasier ardent,
Les secs déserts en flots de gemmes;
S'il fait fleurir, des fumiers mêmes,
Les insectes d'or, d'azur, ou d'argent...

Rien n'est, je le sais, rien n'est qu'apparence;
Rien, qu'un vitrail illuminé
Dans un sombre donjon cerné
Par toi, de toutes parts, ô Nuit immense.

* *
*

Mais quand le soleil disparaît,
Lorsque tout ternit sous le crépuscule,
Que d'un flux muet l'ombre s'accumule,
C'eſt l'heure où le réel paraît.

Caché par le jour, la Nuit le révèle:
Voici tous les peuples des cieux;
Pauvres petits yeux lumineux,
Clignant, aveuglés par l'ombre éternelle.

Si loin l'un des autres, si loin
Qu'à peine ils se voient comme une poussière.
Et, si grands soient-ils, jamais leur lumière
Ne surpasse un infime point.

Un infime point, plus chétif encore,
Fuyant dans l'espace et la nuit,
Nous porte, fourmillants, sur lui
Où d'un bec glouton le Temps nous picore.

Fuyant, dans la nuit et l'oubli,
Vers l'infini couvert de sombres voiles,
Nos yeux jamais n'y voient que les étoiles
Alors que tout d'ombre est rempli.

Décor ténébreux, sans limite, énorme,
Où des univers, s'éveillant,
Dansent un chœur pâle et tremblant
Jusqu'à ce qu'enfin l'ombre les rendorme.

Ah, Dieu! que nous sommes petits!
Et que ce qu'on voit est piètre et risible
Au prix du caché, du vaste invisible
En qui nous sommes engloutis.

* *
*

Accepterons-nous si pauvre évidence
Pour la pleine réalité?
Ou n'est-ce pas, en vérité,
Dans l'ombre qu'il faut chercher la substance?

Ainsi, comme un ami très cher
Dont nous contemplons les traits du visage:
Nous cherchons surtout dans la tendre image
Non pas les yeux, non point la chair,

Mais l'âme! Ombre cachée et substance féconde
Qui, sous les os et sous le sang trop à l'étroit,
Dépasse l'être humain, le fait plus grand que soi,
Si grand qu'il ne sait rien de si grand dans le monde.

Semblable à l'âme humaine, ô Nuit, âme féconde,
Par toi le corps géant des cieux est trop étroit,
Et par toi l'univers devient plus grand que soi,
Si grand qu'on ne sait plus où se borne le monde.

Pareille à l'âme humaine, ô Substance féconde,
Lorsque de l'univers nous contemplons l'image
Nous sentons, par delà les traits du beau visage,
Ta grande ombre cachée, ô Nuit, âme du monde.

* *
*

Ne serais-tu pas d'essence éternelle?...
La grande ombre de l'Infini?
L'élément premier du fini,
La force d'où sourd l'œuvre matérielle:

Engendrant l'espace et le temps,
Devenant chaleur dans la nébuleuse;
Puis perlant de feu, divine Tisseuse,
L'orbe de tes noirs vêtements?

Des ténèbres sort toute la matière
Comme du cœur jaillit le sang.
Et, grain de sable, aſtre puissant,
Tout surgit du sein de la grande mère.

C'est elle encore qui produit
L'aliment secret des formes vivantes:
Pour naître, il faut, aux hommes comme aux plantes,
Qu'ils soient fécondés par la Nuit.

Voici le semeur qui va par la plaine:
Il sait que le soleil clément
Délivrera son blé dormant
Comme du bourgeon il brise la gaîne;

Mais le grand soleil l'éblouit:
Il ne songe point qu'il faut que le germe,
Pour qu'il sorte, fort, du sein qui l'enferme,
Soit gonflé du lait de la Nuit.

Ainsi, tout vivant est enfant de l'ombre;
Du mammifère au passereau,
Du grand chêne à l'humble roseau,
Tout puise la vie à la Source sombre.

* * *

O Matrice du monde, ô mère des soleils,
Et du chaos informe, et de l'homme sublime,
Toi, qui fis s'étoiler la face de l'Abîme,
Fais luire en moi le sens divin de tes conseils.

* *
*

Alors que le jour disparaît,
Lorsque tout ternit sous le crépuscule,
Quand d'un flux muet l'ombre s'accumule,
C'eſt l'heure où le divin paraît.

La Nuit tressaillit sous ses voiles
Lorsqu'Abraham, couché dans l'oasis,
Pleurant de vieillir sans l'espoir d'un fils,
Entendit: « Compte les étoiles...

« Ainsi seront tes descendants;
« Comme s'étend l'huile d'un aromate,
« Des sables du Nil aux bords de l'Euphrate
« Ils épandront leurs flots croissants. »

Et, pour sceller l'étrange pacte,
Le vieillard sentit, tremblant de frayeur,
Une immense nuit crouler sur son cœur
En ténébreuse cataracte.

Ainsi Jacob, à Phanuel:
C'est dans la nuit qu'il lutta contre l'ange
Qui lui donna, formidable louange,
L'immortel surnom d'Israël.

Et c'est dans l'ombre que Moïse,
Au sombre sommet du mont Sinaï,
Sous un voile obscur, d'éclairs envahi,
Reçut la loi qui divinise.

* * *

Balthazar, Melchior et Gaspard
Savent bien que Dieu de nuit se révèle.
Et, dès qu'ils ont vu l'étoile nouvelle,
Ils n'hésitent point au départ...

Un petit enfant sur la paille,
— Et l'étable est sombre, et l'enfant obscur, —
C'est pourquoi les Rois tiennent pour très sûr
Qu'ils ont fait divine trouvaille.

* *
*

Ce n'est pas toi, soleil superbe,
Qui présidas lorsque l'Enfant naissait.
Ce n'est pas de toi, lumière, mais c'est
De la Nuit que sortit le Verbe.

* *
*

Quel eſt donc avec Dieu ton intime rapport,
O Nuit, pour qu'on retrouve ainsi ton grand myſtère
Au fond de tout, et dans les cieux, et sur la terre,
Pareil au sourd travail d'une âme dans un corps?

Pareil à quelque intense et incessant levain,
Pareil au flux muet de la sève nocturne,
Pareil au large cours d'un fleuve taciturne
Qui féconde ses bords, et s'écoule sans fin.

Et pareil à l'amour: l'amour discret, qui fuit,
Qui ne s'impose pas; l'amour caché dans l'ombre
Et qui, de loin, fait sans repos des dons sans nombre,
Craignant que l'être aimé ne veuille point de lui.
— Pareil à cet amour, Dieu reſte dans la nuit.

* * *

Mais dans notre âme aussi se cache ton mystère,
Notre pauvre âme, obscure, ensevelie au corps,
Déchirant ses bandeaux en suprêmes efforts
  Pour s'échapper vers la lumière.

  Et je te sens, force éternelle,
Agissant en moi, faiblesse d'un jour,
Sans cesse apportant ton secret concours
  Pour briser ma prison charnelle.

L'homme est ton enfant: un pauvre enfant, seul,
  Aimé d'amour fort et suave
  Par une mère étrange et grave,
  Vetive en voiles noirs, tissant un linceul.

  L'enfant est trop ardent, trop frêle,
Et la Mort déjà vers lui tend la main...
Mais la Vie est là: dans le grand jardin,
  Si vive, si claire, si belle!

Il ne peut rester dans l'ombre et le deuil,
Brûlant de fièvre, il faut qu'il sorte.
La sombre mère ouvre la porte
Et, triste, oubliée, elle attend au seuil.

Le frêle enfant bientôt se lasse,
Cueillant sans repos de nouvelles fleurs;
Tout blême, il revient à sa mère en pleurs
Qui sourit, l'attire et l'enlace.

Mais lorsque, rentrée au logis bien clos,
Son fils blotti dans sa poitrine,
Pour lui son regard s'illumine,
Et, de l'ombre, alors la splendeur éclôt:

Car la jeune âme est tout avide;
Des joyaux trouvés dans le grand jardin
Il veut maintenant former un écrin
Serti par le savoir splendide.

La voix maternelle ouvre des trésors;
La nuit se transforme en lumière,
Et l'enfant dont l'esprit s'éclaire
Voit que le vrai jour n'eſt point au dehors.

*   *
*

O Nuit, ô sombre mère, ainsi fais-tu pour nous:
L'homme peut explorer tous les jardins du monde;
S'il y veut découvrir une clarté féconde
Il faut qu'il te revienne et tombe à tes genoux.

Sans toi, s'il croit planer au soleil du progrès,
Se bercer dans du jour où n'atteint pas la bête,
L'homme a beau le nommer « lumineuse conquête »
Sa lumière est stérile et n'enfante jamais.

Il peut entendre, il peut sentir, et, dans ses yeux.
Capter tous les rayons changeants de la nature,
Dompter le sol, en exiger sa nourriture...
Que lui servent ces biens, s'il aperçoit les cieux?

Il peut scruter la fleur, fouiller sous le scalpel
Le cœur du limaçon ou de la libellule,
Mettre au jour le secret vivant de la cellule...
Que lui sert le savoir, s'il en reste mortel?

Il peut, devenu las d'une simple maison,
Se construire un palais de marbre et de lumière,
Entasser dans ses murs une richesse altière.
Que lui sert un palais, s'il n'est qu'une prison?

Il peut rompre l'atome, ou dévaster la Terre,
Fondre le minéral, et le rendre vivant,
Et s'en faire un esclave ailé contre le vent,
Un léviathan contre les flots, et, pour la guerre,

Afin de mieux broyer, afin de mieux tuer,
S'en forger des monstres sauvages
Qui n'attendent qu'un mot, et s'en vont se ruer,
Grondants, en de savants carnages...

Que lui sert... Ah! Folie! Appeler « lumineux »
Un savoir qui ne sait qu'étreindre la matière;
Semblable au tourbillon qui prend de la poussière,
Puis la fait retomber, sur un chemin poudreux.

* *
*

O Nuit, délivre-moi de tant de vanité!
Laisse-moi pénétrer jusqu'à l'âme des choses.
Que m'importe de voir, si j'ignore les causes?
Que m'importe le jour, s'il fait l'obscurité?

* *
*

Mais tu m'as enseigné qu'on ne voit que par toi;
Que tout l'éclat du jour n'est qu'un mouvant fantôme,
Que le soleil n'est rien qu'un transitoire atome,
Et les astres fuyants, au fond du vaste dôme,
Que les lointains fanaux d'un immense convoi.

* *
*

Et, par toi, j'ai compris que la pure clarté,
La clarté qui n'est pas qu'éphémère étincelle,
La clarté qui n'est point pour l'écorce mortelle
Et dont l'œil ne peut voir la fixe activité,

C'eſt l'intime clarté que l'ombre nous révèle,
C'eſt la ſtable clarté qui demeure éternelle:

L'invisible splendeur de l'immobilité.

* *
*

Mais si l'œil ici reste vide,
L'œil qui ne saisit que les mouvements,
Nous sentons en nous des yeux permanents
Pour qui l'immobile est lucide.

*

* *

Pareil au plongeur invisible
Qui cherche dans l'ombre, et qui sait juger
Parmi les remous du flot passager
Où gît la perle incorruptible;

Ainsi fait l'homme dans son âme:
Il faut qu'il se plonge en sa profondeur
S'il veut découvrir l'obscure splendeur
Et ravir l'idéale flamme.

Mais, pour capturer l'intangible,
C'est jusque vers toi qu'il doit s'enfoncer,
Et c'est dans tes bras qu'il faut nous glisser,
O Nuit, fille de l'Invisible.

Quand nos regards sont clos aux fêtes de la terre,
Lorsqu'enfermés en nous, seuls avec notre nuit,
Nous contemplons ses yeux si sombres, mais où luit
Tant de profonde intensité, tant de mystère!
Quand nous y découvrons un monde merveilleux
Plein d'images du rêve, ou d'exploits fabuleux,
Tant de beauté sereine ou de grâce légère,
Tant de douceurs et tant d'émois, tant de lumière...
C'eſt, en nous, telle ivresse et volupté si chère
Que l'éclat du dehors nous laisse dédaigneux.

Et tout cela pourtant n'eſt parmi ta richesse
Que faible part, ô Nuit, et sans ſtabilité:
Des hochets, pour calmer notre mobilité
Et pour nous mieux apprendre à goûter ta tendresse.
Tes vrais dons sont plus forts, dans leur perennité,
Au cœur viril qui rentre en ton obscurité.
Et quand du seuil, fleuri pour l'humaine faiblesse,
Nous passons dans le temple où trône ta sagesse,
Nous reſtons confondus que notre petitesse
Puisse être le séjour de tant de majeſté.

Dans ton ombre paisible, entouré de silence,
L'esprit commence à voir un dessein plus secret.
Il se recueille. Un monde, autre que le concret,
Invisible, impalpable, un monde sans substance,
Entre en lui, doucement, comme un hôte discret.
Il ne semble d'abord qu'un fantôme imparfait.

Mais cet hôte bientôt revêt tant d'évidence,
Si suprême grandeur, si stable permanence,
Il est si peu semblable à l'externe existence
Que l'esprit devant lui demeure stupéfait.
Un nouvel univers s'ouvre à l'intelligence,
Comme l'autre, surgi hors d'une obscure essence.
Et, si forte est la cause, et si vaste l'effet,
Que le fini s'efface et qu'apparaît l'immense.

C'eſt alors que l'esprit hardi, qui s'aventure,
Tel un sombre vaisseau sous un ciel ténébreux,
En cette immense mer aux bords myſtérieux,
Voit poindre l'immobile et sereine ſtature
De phares que jamais n'aperçoivent les yeux:
Idéales clartés, aux rayons merveilleux,
Transformant l'irréel en réalité pure,
La mobile matière en ſtable architecture,
Illuſtrant le mortel d'immortelle parure,
Et changeant toute l'ombre en jour miraculeux.

Lancez-vous, conquérants, sur cette mer obscure!
La Nuit, gonflant d'espoirs votre sombre voilure,
Sans cesse dressera ses phares lumineux.
Donnez à votre nef la plus large envergure;
Si loin que vous irez la route sera sûre
Car c'eſt l'éternité qui flambe dans ces feux.

* *
*

O lumière invisible et splendeur de la Nuit,
Reflet de l'éternel au fond de l'âme humaine
Ouvrant à la pensée un si vaste domaine
Que l'univers entier lui devient trop petit;

C'est en toi que, lassé du terrestre spectacle,
Le génie, altéré d'immuable clarté,
S'absorbe, les yeux clos, adorant ta beauté,
Comme un veilleur nocturne au pied du tabernacle.

Et, s'il veut exprimer en un langage humain
Les abîmes de gloire entrevus dans l'extase,
Haletant, tout fiévreux du rêve qui l'embrase,
Les mots ne lui sont plus qu'un bruit vague et
[lointain.

Il ne sait plus parler, il ne peut plus écrire
Comme il l'avait appris des maîtres de son temps;
Et la phrase jaillie en son ardent délire
Ne semble qu'une lave aux feux déconcertants.

Mais, dans ces feux nouveaux, il sait que se reflète
L'éternelle splendeur dont son cœur a frémi,
Il sait que si son œuvre est une œuvre imparfaite
C'est qu'il osa tenter d'exprimer l'infini...

* *
*

Ainsi, dans l'ombre seule est la pleine conquête.
S'il n'ose y demeurer, nul savant, nul poète,
Jamais ne saisira l'idéal qu'il poursuit
Car toute œuvre immortelle est fille de la Nuit.

* *
*

Mais il est encore, au fond de ton cœur,
Une ombre, ô mère, si profonde
Que l'esprit hardi qui la sonde
Tremble et se dérobe, empli de frayeur.

Mer interdite à la science,
Jamais un mortel n'a franchi ton bord,
O sombre élément de vie et de mort,
Enigme de la conscience.

Et c'est pourtant de cette obscurité
Si profondément ténébreuse
Qu'émane, pure et radieuse,
La plus immobile et ferme clarté.

Le doute peut, d'un souffle, éteindre
Tout flambeau formé d'humaine raison.
Mais d'un feu si loin provient ce rayon
Que rien, jamais, n'a pu l'atteindre.

Toute âme le voit: telle, en l'océan,
L'immuable étoile polaire
Du lointain fond de l'ombre éclaire
Le marin chassé par un ouragan.

Les passions, comme un orage,
Peuvent chaque jour égarer le cœur.
Libre, il peut s'enfuir aux vents de l'erreur
Et déserter le droit sillage.

Tour à tour épris d'un nouveau séjour
Au gré de sa fantasque voile,
Il voudrait supprimer l'étoile
Pour mieux s'assurer l'oubli du retour.

Vain effort. — La fixe lumière
Sans fin resplendit, traçant un chemin
Si rude, qu'il faut un cœur plus qu'humain
Pour en choisir la voie austère.

* *
*

Clarté trop parfaite, au feu trop constant,
Pour que notre âme en soit la source.
Aucun n'en peut suivre la course
Qu'en brisant son être, et le dépassant.

* *
*

O tendre Nuit, c'est toi l'énigme impénétrable;
C'est toi, vivante en nous, cachée au plus profond,
Qui, pour sauvegarder notre cœur vagabond,
De l'ombre fais jaillir ta lumière immuable.

Alors qu'en moi tout est changeant, tout est mortel,
C'est toi, ce fond obscur que je ne puis connaître,
Qui me fais entrevoir qu'une part de mon être
Est liée aux destins d'un domaine éternel.

Maintenant, je ne suis que chenille sordide
Qui rampe au sol, et dans la boue, avec orgueil.
Mais, quand j'irai dormir au cocon du cercueil,
La Mort te remettra ma pauvre chrysalide.

C'est là que tu nous prends, gardienne des tombeaux!
Il faut que notre chair en toi se décompose.
Tu veux, pour accomplir notre métamorphose,
Un immobile amas des terrestres lambeaux.

Naissant de toi, vivant par toi, nous y rentrons;
Comme s'élève un souffle éphémère, qui passe
Dans l'immensité calme et grave de l'espace,
Puis expire, et retombe au paisible giron.

Toute force agitée est une force vaine;
Et nous sommes pareils à l'écran chatoyant
Où dansent les reflets d'un mirage fuyant...
Mais, quand l'ombre apparaît, elle vide la scène.

Ainsi, lorsque, mes regards clos, je trouverai
Ta grande ombre immobile, à mon heure suprême,
Tu ne feras, ô Nuit, que me rendre à moi-même
En rejetant de moi ce qui n'était pas vrai.

Et, ne m'ayant laissé que l'essence immuable
Qui, seule, peut atteindre, en ton obscurité,
L'invisible splendeur de l'immobilité,
Enfin, tu m'ouvriras ton mystère ineffable! . . .

* *
*

Seigneur, qui vous couvrez de son noir vêtement
Pour ne point imposer de force votre gloire,
Que votre Nuit m'arrache à l'avide mâchoire
De la mort qui broiera mon être transitoire
Et m'emporte, immortel, en votre firmament.

AU GOLGOTHA

Eli, lamma Sabacthani? . . .

Le grand cri tomba du haut du calvaire
Où la mort, géante, insultait la Terre
Et riait de son Ennemi.

Mais déjà la Nuit, la Nuit protectrice,
Posant un voile immense, et fort,
Sur le Sauveur — et sur la mort —
Sereine, attendait la fin du supplice . . .

Pour qu'au sommet du Golgotha
La mort fût vaincue et l'œuvre féconde,
Il fallait — ainsi qu'au berceau du monde —
Il fallait que la Nuit fût là.

DEUX VOIX

Une voix dit: « L'homme peut tout
S'il sait attiser son intelligence.
Tous les plombs scellés sur son ignorance
Le feu du savoir les dissout.

Maître de la terre, et maître des eaux,
Il force la dernière porte
Et l'air enfin cède et le porte,
Ailé, le plus fort de tous les oiseaux.

Mais rien ne satisfait ce roi;
C'eſt l'immensité qu'il veut pour domaine.
Il tente aujourd'hui l'œuvre surhumaine,
L'œil calme et l'âme sans effroi.

Dépassant Gama, Colomb, Magellan,
Il fait flotter ses fières voiles
Parmi l'inconnu des étoiles
Et mesure enfin l'aſtral océan. »

* *
*

Mais une autre voix murmura:
« Auriez-vous sondé toute la matière
Et du monde atteint l'ultime lumière,
La Nuit, qui la mesurera? . . . »

FAUSSE LUMIERE

Zip! . . . autour de moi.—Floc! . . . contre le verre!.
Ils retombaient sur le trottoir
Où les mille passants du soir
Trituraient leurs corps en flasque poussière.

Zip! autour de moi.—Floc contre le verre. . .
Pauvre petit insecte fou
Qui se venait casser le cou
Prenant pour du jour la fausse lumière.

Beaucoup accouraient droit de la rivière,
D'autres des bois, d'autres des champs,
Vers les becs de gaz alléchants.
Zip! autour de moi.—Floc! contre le verre. . .

* *
*

Chut... autour de moi.—C'est au cimetière...
Écoutez partout le bruit sourd
Des fossoyeurs qui tour à tour
Comblent tous ces trous creusés dans la terre.

Chut... autour de moi.—C'est au cimetière...
Voyez arriver tous ces corps
Que la cité jette au dehors
Crevés par sa dent, cloués dans la bière.

Beaucoup avaient fui leur humble chaumière,
Quittant les bois, laissant les champs,
Leurrés par des feux alléchants...

L'ombre les reçoit... dans le cimetière.

L'ETANG

Comme l'étang me semblait beau,
De ce charme étrange, et qui vous obsède,
Sous la nuit d'été, la pâle nuit tiède...
Ah, que l'étang paraissait beau!

Tout le ciel semblait tombé dans ses eaux:
Ciel rutilant de perles jaunes;
Un ciel dormant, aux pieds des aulnes,
Avec, tout autour, l'ómbre des roseaux.

* *
*

Puis j'ai revu l'étang au jour.
Comme le soleil tristement le change:
Ses eaux n'étaient plus que boue, et la fange
En verdissait tout le pourtour.

Tout l'impur semblait tombé dans ses eaux
Grouillantes de ferments immondes;
Et ses vases étaient fécondes
Comme sont féconds les flancs des tombeaux.

* *
*

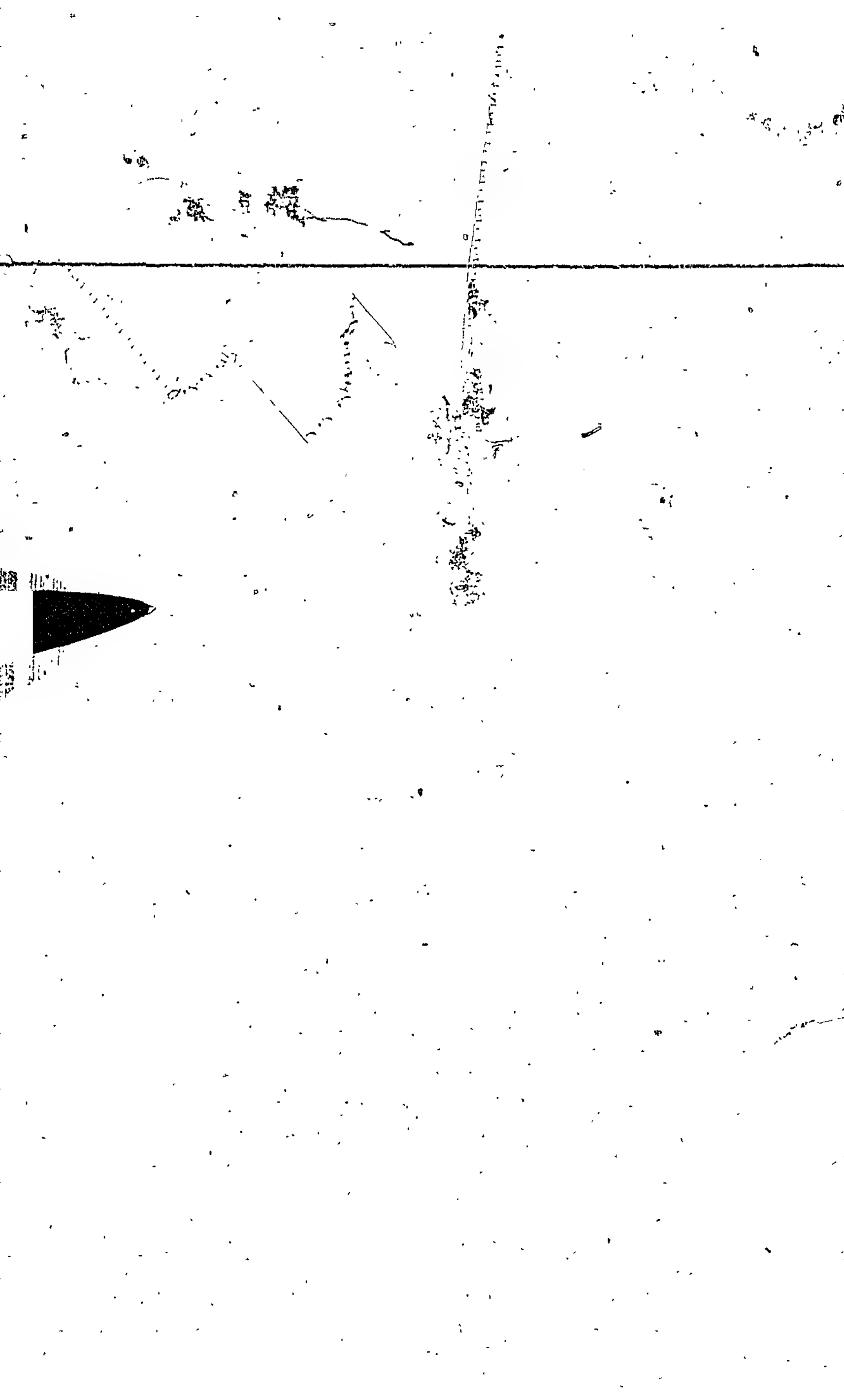
Mon pauvre cœur... quelle est son eau?
Tout ensoleillé, pour les yeux du monde,
Il prend de grands airs, parade à la ronde...
Lui, c'est de jour qu'il paraît beau.

Ah, comme la Nuit change le tableau!
Dans l'ombre, et seul,—à bas le masque!
Et mon cœur n'est plus que chair flasque,
Un lépreux voilé d'un riche manteau.

* *
*

Mais, dans la vase de l'étang,
S'élève un grand lys,—et sa blancheur pure
N'a, ni nuit, ni jour, aucune souillure. . .

Seigneur! . . . Ce lys pur, ma fange l'attend.



NE APPROPIES HUC...

Il est nuit. Et l'Horeb, cime hautaine et sombre,
Recouvre de sa paix Moïse et ses brebis.
Mais ce prudent berger, d'un vague effroi surpris,
Veille, debout, sentant un mystère dans l'ombre.

Devant lui reposait le désert familier
Sous des cieux étoilés, — et source des ténèbres, —
Cieux muets, qui parfois lui semblaient plus funèbres
Et rendus plus obscurs par leur silence altier.

Mais le savant berger a mesuré le doute;
Des astres il connaît l'ordre et la majesté.
Il sait que dans la nuit se cache la clarté,
Et son regard docile interroge la voûte.

* *
*

Or, voici que, là-bas, un large feu jaillit.
Un buisson isolé brûle au milieu des sables.
Et, l'esprit étonné des flammes improbables,
Le berger sage écoute et guette dans la nuit.

D'éclatants jets de feu léchaient les branches sèches.
Eclairant à l'entour le terrain dénudé
Jusqu'au pied de l'Horeb, où Moïse accoudé
Voyait sur les rocs noirs tournoyer les flammèches.

Le foyer devenait un grandissant amas
Comme si d'autre bois s'ajoutait à la braise.
Et Moïse observait que dans cette fournaise
Les branches du buisson ne se consumaient pas.

Le berger clairvoyant médite dans son âme:
Comment se peut produire un tel rayonnement?...
Mais rien ne satisfait son ferme jugement
Et le berger sans peur marche droit à la flamme.

Comme il en approchait, une voix le heurta
Disant: « Ne foule point plus avant cette terre
Car tes pas ont atteint le seuil d'un sanctuaire. »
Et, l'œil ardent, mais le cœur humble, il s'arrêta.

« C'est Moi, ton Dieu, le Dieu des anciens patriarches,
Abraham, Isaac, Jacob, m'ont adoré.
Je te veux. Et, par toi, mon peuple délivré
Suivra la route sainte où désormais tu marches. »

Aux premiers mots forgés par cet étrange feu
Le berger surhumain a connu son audace.
Levant ses bras tremblants, il s'en couvrit la face,
Car cet homme si grand n'osait regarder Dieu.

* * *

Les voyants, de nos jours, n'ont plus de ces scrupules.
Les yeux n'acceptent plus d'être ceints de bandeaux.
~~Aucun rayon n'est sûr qu'émis par nos cerveaux,~~
Et des feux dans la nuit nous laissent incrédules.

Nous tenons pour certain que nos pauvres aïeux
N'étaient que des enfants trompés par l'ignorance.
Aujourd'hui, le savoir plus mûr a l'assurance
Qu'on fixera bientôt l'Infini, droit aux yeux.

Et l'homme, sans répit, de lourds savoirs se charge
Pour d'immenses piliers au fétiche nouveau
Qui doit brandir, chassant toute ombre, son flambeau...

Mais... plus l'œuvre grandit... plus la Nuit se fait large.

LE COYOTE

Sous la nuit qui descend, hors la rude broussaille,
Le coyote est sorti, silencieusement.
Il allonge le cou, regarde, hume le vent,
Il pointe son oreille et, par moments, tressaille.

Dans ses veines, ce soir, son sang a fermenté.
Ce soir, l'instinct puissant l'entraîne à l'aventure.
Ce soir, il a senti que sa force était mûre,
Il s'en va, consommant l'âpre fatalité.

Il trace dans la neige une ligne très droite.[1]
Aucun bruit n'avertit les silences songeurs.
Il glisse, ombre vivante, en de mortes lueurs,
Et son pas s'assourdit, comme étoupé d'ouate.

Une lumière brille à l'horizon lointain...
Espérant, d'un désir farouche, insurmontable,
Apercevoir le front de l'être formidable,
Le loup, avidement, flaire l'effluve humain.

Brusquement, il s'arrête et s'écrase en la neige.
Une odeur inconnue a frappé ses naseaux.
Il écoute un instant, et frémit jusqu'aux os
Sous la vague terreur du redoutable piège.

Toutefois il est prêt pour le suprême effort...
Nul bruit... Et, dédaignant les hantises funèbres,
Le coyote, éperdu, rampe dans les ténèbres
Vers l'inflexible appel du vertige de mort.

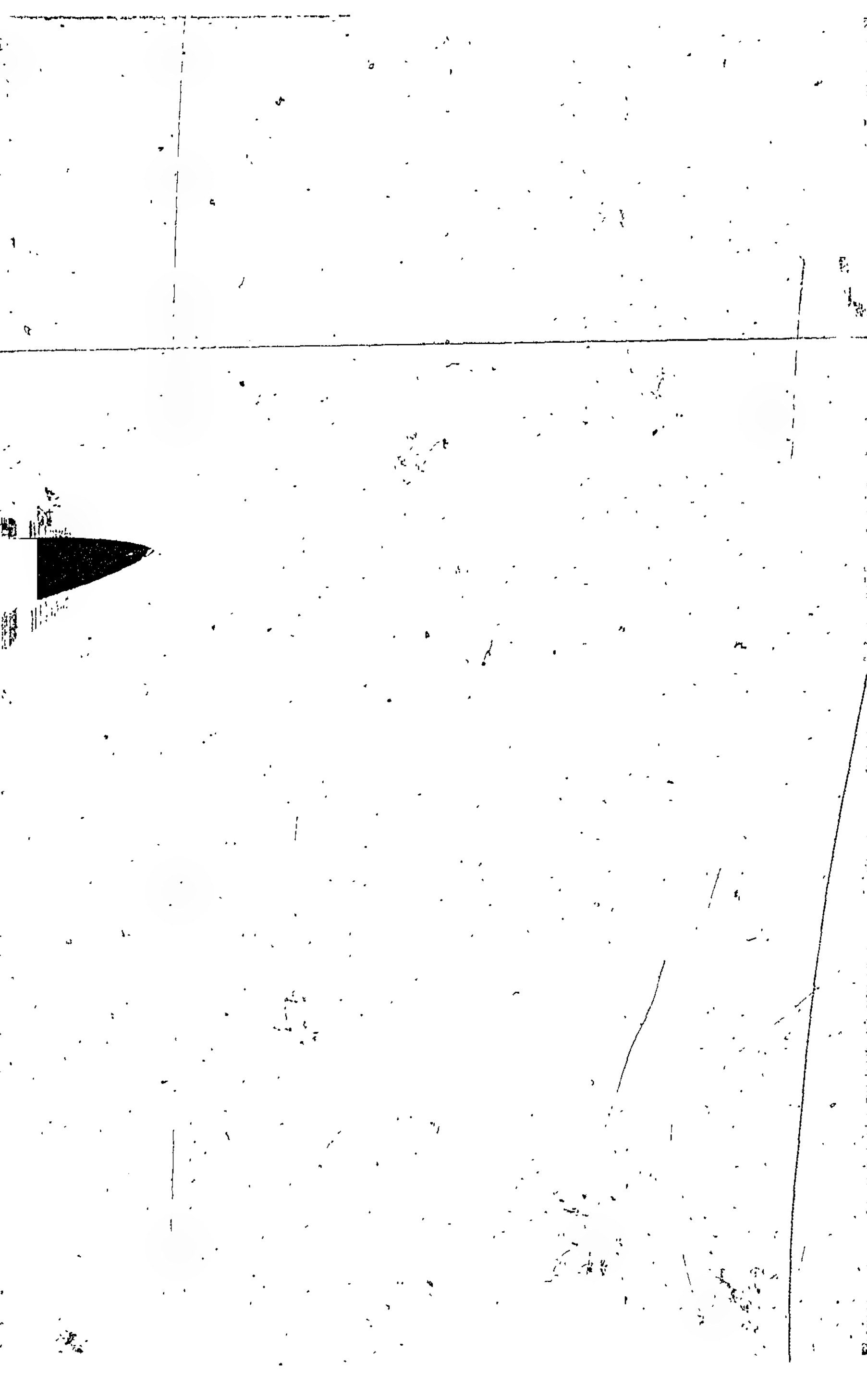
1. Le coyotte en marchant pose les pattes l'une droit devant l'autre et sa trace est curieusement rectiligne.

C'eſt fait... Au fond des bois, dans la sombre ravine,
Il râle sourdement, sur la neige étendu,
Le cœur triſte, ulcéré, lourd du fruit défendu,
Le corps arqué, roidi par l'amère ſtrychnine.

* * *

Et, comme lui, cherchant, sans cesse, votre seuil,
Seigneur, et frémissant à l'appel du myſtère,
Lassé d'incertitude, écrasé de misère,
Ne trouvant ici-bas que la nuit et le deuil,

L'homme, ainsi, s'eſt rué dans l'éternelle brume
Espérant découvrir un moderne Noël...
Son rêve eſt avorté comme l'autre Babel
Et son cœur s'eſt empli d'une immense amertume.



FLEUR DE L'OMBRE

Las de ses jeux du jour, le lac s'est endormi.
Le vent s'est tu. Le ciel est sombre, aucune étoile.
Une vaste nuée allonge un terne voile
Presque noir, mais qu'au nord un feu pâle blêmit.

C'est vers la fin de juin, et le soleil polaire
Jusqu'à ce lac épand sa lueur de minuit.
Au sommet de la berge, un rêveur, las du bruit,
Est assis dans la paix d'un repos solitaire.

Certes, ce pauvre ami ne pensait point à mal.
Il était tout heureux dans cette ombre sereine
Et n'eût rien souhaité de mieux que ce domaine
Fût clos, le laissant seul, fermé dans l'idéal.

Mais cette plage est libre, offerte à tout le monde...
Voilà des pas, furtifs, hésitants, arrêtés...
Puis les voici plus près, légers, précipités...
Droit aux pieds du songeur s'en vient la vagabonde.

Là, jetant son manteau, la baigneuse apparut,
Presque invisible, ayant un maillot d'un ton sombre.
Cependant le rêveur percevait, malgré l'ombre,
Plus parfaite beauté que jamais il conçut.

« Voici donc, songeait-il, plus que comblé, mon rêve.
Voici donc découvert ce que j'ai tant cherché.
Je la veux toute à moi. S'il y faut le péché,
Qu'importe!... » Et ce rêveur descendit sur la grève.

Elle ne s'enfuit pas, lui parla, dit son nom,
Puis entra dans les eaux du lac et du silence;
Tandis qu'émerveillé de si noble apparence
Il restait là, saisi par l'antique démon.

Il eût voulu savoir tout d'elle. Puis, timide,
Lorsqu'elle ressortit des eaux il n'osa pas
L'accompagner trop loin, mais écouta ses pas
Décroître longuement au fond de son cœur vide.

Il la revit le jour d'après... et les suivants...
Mais à quoi bon redire une éternelle histoire?
Toujours le fol amour se meurt de sa victoire,
Puis... le cadavre émet ses féroces vivants.

Et, suintant leur venin, ces subtils émissaires,
Les gluants souvenirs, et les rouges remords,
Mâchent les chairs, vrillent les nerfs. Mais les cœurs forts
Savent rester muets sous leurs tortionnaires.

Pauvre ami, s'il n'est rien resté de la splendeur
Dont la nuit revêtait la mensongère image;
Si ton âme est déçue, et ton cœur fou de rage,
Pourquoi, mon pauvre ami, tant crier ta douleur?

Est-ce pour nous garder de la trompeuse ivresse?...
L'homme a depuis longtemps découvert dans l'amour
La fleur qui vit de l'ombre et meurt sous trop de jour.

Ah! De quoi nous servit jamais cette sagesse?

DES VOIX DANS LA NUIT

Depuis des jours, des jours, des jours,
Vaguant au pays des sols aurifères,
Marquant le désert des neiges polaires
De trous gris-bleu sous mes pas lourds,

Avant qu'il fût nuit, je parvins,
Hors de la prairie inhospitalière,
A la délectable et sombre lisière
D'une vaste forêt de pins.

Là, d'un coup de feu, j'abattis
Un grand orignal, dont la riche viande
Me devait longtemps servir de provende
Puis aux loups, mes traîtres amis.

Au cœur du bois, près d'un brasier,
Et tout conforté par sa chaude flamme,
J'écoute venir l'âpre vent qui brame,
Comme l'élan, à plein gosier.

Mon repas pris, bien assuré
Par les fermes pins contre la tempête,
Je me sens l'esprit et la chair en fête
Comme un prisonnier libéré.

Je songe à la grande cité
Où tous, enchaînés les uns par les autres,
Tournent au refrain de fervents apôtres:
« L'homme est né pour la liberté! »

La forêt s'emplissait de bruit sous la rafale,
Clameurs, chuchotements, et des appels lointains,
Comme si dans la nuit des êtres surhumains
Accouraient près de moi sur la bise glaciale.

En y réfléchissant, cette comparaison
Des êtres surhumains voletant sur la bise
Me semble puérile et frisant la sottise;
Et mes amis Indiens me donneront raison.

Un jour, leur expliquant que les Pâles-Visages
Pensent que les Indiens voient partout des Esprits,
Le Sachem en convint et dit: « Mais, vos écrits
Montrent qu'autant que nous vous aimez les images. »

Cependant, quel qu'il soit, rouge ou noir, jaune ou blanc
Tout être humain admet quelque haute Puissance
Pour donner à ce monde un peu de consistance,
Et le doute n'en vient qu'à l'esprit indolent.

Il suffit, me dit-on, des « lois de la Nature ».
Mot sonore, mais creux, très creux. Certains s'en font
Un fétiche. Ma foi, j'aime encor mieux, au fond,
Le païen qui s'adresse à plus ferme structure.

Car ces fameuses « lois » ne sont rien, après tout,
Que les décrets sortis de nos maigres cervelles;
Et, demain, nos savants en feront de nouvelles.
L'Indien préfère un dieu qui se tienne debout.

* *
*

Voilà bien les méfaits de la couleur locale.
Je voulais un récit très clair, où mon projet
Etait de m'en tenir strictement au concret
—Et ce pays d'Indiens m'incite à la morale!

Or on sait qu'aujourd'hui nos grands maîtres penseurs
Trouvent que la morale est matière imprécise,
Têtue, et, jusqu'ici, rebelle à l'analyse.
Revenons donc à ma forêt et ses rumeurs.

Assis près de mon feu, sous l'abri des grands pins,
J'entendais l'ouragan qui grondait dans leurs cimes.
Mais j'écoutais aussi l'écho de voix intimes
Rythmant en moi des chants lugubrement humains.

Des chants, qui répondaient par un accord occulte
Au vaste désaccord qui criait vers les cieux;
Des chants, tantôt plaintifs, et parfois dédaigneux,
Emportés en lambeaux dans l'immense tumulte...

La forêt maintenant, sous l'étreinte des airs
Craquait. Des hurlements sursautaient dans l'orage.
Et, toujours accroissant sa formidable rage,
Le vent semblait vouloir ébranler l'univers.

* *
*

Mais la Nuit demeurait souverainement belle.
Les cieux, calmes, gardaient leur grave dignité;
Et les astres glissaient dans l'immobilité
Pareils aux flocons d'or d'une neige éternelle.

Et j'entendis alors, du fond de ces lointains,
De plus puissantes voix descendre vers la Terre.
Et cris de l'homme, et vent grondant comme un tonnerre
Ne furent plus que bruits monotones et vains.

* *
*

La voix des vents

Soufflons devant nous, de biais, à rebours,
Frottons, frottons, sans cesse, sans cesse,
Epurons, épurons, sans cesse, sans cesse,
Toujours et toujours... toujours et toujours...

* *
*

La voix des étoiles

Vous, que la Nuit couvre de voiles
Pour nous laisser notre éclat emprunté;
Source du feu, Souveraine Clarté,
Étoile, Reine des étoiles,

Lumière incréée, en qui nous vivons,
Lumière qui n'est pas lumière,
Étoile qui n'est point matière,

Flamme sans déclin, par qui nous brûlons;

Nos cieux, nourris de Vous, Substance maternelle,
Nos cieux s'effaceront—et vous serez toujours.
Car nous ne sommes rien sous nos flambants atours
Que les tremblants reflets de l'Etoile éternelle.

Tout notre flamboiement, tout notre grondement,
Ce n'est, nous le savons, que grandeur transitoire.
Vous avez mis sur nous un mirage de gloire,
Bientôt Vous éteindrez notre rayonnement.

Flamme sans fin, Etoile reine, Etoile mère,
C'est nous, lorsque le monde était sombre et sans bruit,
A qui Vous avez dit: « Faites de la lumière! »
Et voici dans l'espace une foule qui luit.
Votre peuple de feu, pour ce don, Vous adore.
Nous Vous louons, ô Mère, et Vous louerons encore
Quand Vous nous éteindrez sous l'ombre de la Nuit.

*   *
*

L'écho d'une voix humaine

Oh, comme la nature est triste
Sous le blanc linceul de l'hiver,
Quand le vent, lugubre organiste,
Fait vibrer son morne concert.

* *
*

La Voix de la Nuit

Planètes et soleils, flocons d'or des étoiles,
Espace et temps, ces riens que l'homme a découverts,
Qui lui semblent sans borne et qu'il nomme univers,
Ce n'est qu'un peu de givre aux franges de mes voiles.

* *
*

L'écho d'une voix humaine

S'il est vrai qu'au jardin des saintes écritures
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté;
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

* *
*

La Voix de la Terre

Je sais que je ne suis qu'un atome de cendre
Un instant comparu devant l'éternité.
Mais, sur ma cendre morte, un souffle a palpité.
Par l'Esprit, l'humble vierge a la fécondité.
Astres, voyez: ce sont des vivants qu'elle engendre!

Que suis-je, auprès de vos splendeurs, soleils de feu?
Auprès des grondements altiers de vos puissances,
Auprès des flamboiements de vos orbes immenses?
Limon froidi, muet, créature de peu,
Je ne suis rien. Mais je priais dans mes silences.
Stérile, je sentis de divines semences,
Et mes flancs ont conçu des images de Dieu.

Cendre, Vierge, stérile, et mère de vivants!...
Ce miracle s'est fait en moi, l'infime Terre.
O soleils, d'où me vient l'ineffable mystère?
Pourquoi?... Pourquoi l'élue, entre tant de plus grands?

L'écho d'une voix humaine

Triomphe, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Elevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir: triomphe! Tu survis!...
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure.
Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure;
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon,
Et que les flots, les vents, et la feuille qui tombe,
Diront: « Il n'est plus là; taisons-nous sur sa tombe ».

* * *

La Voix de la Nature

Quand la Nuit m'eut posée au bord de son domaine
Elle m'a dit: « De toi des mondes germeront;
Par l'espace et le temps ces mondes grandiront.
Sois pour eux une sage et tendre souveraine.
Sans fin, tu puiseras dans mon immensité,
Et je te donnerai sans fin ta nourriture.
Mais aussi, comme moi, donne-toi sans mesure;
Sans fin, prodigue-toi dans ta maternité.

Donne-toi, comme fait pour nous l'Ame suprême.
Vivre pour toi serait fonder sur le néant.
Ne recherche jamais ton propre accroissement
Car il n'est rien de vrai que le don de soi-même. »

Et je me suis donnée ainsi qu'elle avait dit,
J'ai procréé sans me lasser, toujours féconde.
Des mondes sont sortis de moi, monde après monde,
Etoilant de clartés les franges de la Nuit.

Et j'ai trouvé la merveilleuse récompense:
Un monde inespéré, surgi de ma substance!
—Petite Terre, élue entre toutes, par toi,
Voici qu'en me donnant j'ai donné plus que moi.

Terre, petite Terre, après si longue attente,
Quand s'assombrit enfin ta cendre incandescente,
Quand enfin tu te fus éteinte, quand ton corps
Ne fût plus que limon, muet, et comme mort,
Une forme apparut, minuscule, débile,
Et cette forme était mobile...



Mobile... d'un intime et nouveau mouvement;
Débile, et pas un astre en tout mon firmament
N'égalait cette infime chose.
Seule d'abord, et faible, et flasque, elle grandit,
Et s'est aussi donnée. Et d'elle ainsi jaillit
Un effet plus grand que la cause.

Pas même larve, à peine corps, embryon mol,
Atome étrange, instable, enfanté par ton sol,
Matière brève et force vive;
Mieux que nous répondant à la divine loi,
Mourant incessamment pour donner plus que soi,
Faisant chaque mort plus active;

Montant de la cellule au tissu végétal,
Puis échauffant la chair qui sent, dans l'animal,
La chair qui voit, qui marche, libre;
Puis innovant enfin ce mélange anormal:
Cet être, ultime enfant de ton tissu vital,
Formé d'inconcevable fibre...

Ainsi, sur toi, d'abord unique, le vivant
Surgit ici, puis là, puis ailleurs, et s'épand,
Mourant sans cesse, et renaissant en multitude.
Par un effort plus grand que toi, miraculeux,
Atome, tu produis un monde merveilleux,
Infiniment divers, plus riche que mes cieux,
Et, plus qu'eux tous, comblé d'auguste plénitude.

Mais, si tu m'as donné cette gloire nouvelle,
Si je deviens, par toi, comme surnaturelle,
Seras-tu seule, ô Terre, à garder si grands dons?

Que d'autres soient élus par le souverain Maître:
La vie, ainsi qu'en toi, peut ailleurs apparaître,
Ici, puis là, partout, surgissant d'un seul être,
Et peuplant tous mes cieux d'immenses floraisons.



Qu'un astre, ainsi que toi, se consume et froidisse,
Et qu'il soit par l'Esprit comme toi visité;
Qu'une infime semence en son limon frémisse
Et voici dans ses flancs le vivant suscité.
Nourri de cendre vierge, il grandit pour s'épandre;
Soumis à d'autres lois que toi-même, il engendre
Un monde non pareil, et propre à cette cendre;
Et mes cieux sont témoins d'une autre majesté.

Soleil après soleil, mes cieux se feront cendre.
Des mondes animés en vont naître, et s'étendre,
Monde après monde, alourdissant mon firmament
Du poids divin d'un innombrable enfantement.

Soleil après soleil, comme l'Ame éternelle,
Chacun saura créer sa beauté personnelle,
Transmuer la matière en substance immortelle
Et, sans fin, se donner jusqu'au dernier moment
Pour achever en soi l'œuvre surnaturelle.

Alors, quand pâlira mon ultime lumière,
Lorsqu'enfin cessera mon dernier battement;
Quand du dernier enfant de ma dernière terre
Ton ombre effacera le dernier peuplement:
Ayant, de toi, reçu le sombre vêtement,
O Nuit, je m'étendrai dans le repos suprême
Où rien ne restera de mon propre élément
Car j'aurai, jusqu'au bout, tout donné de moi-même.

La Voix de la Nuit

Si tel est le désir de Celui que je sers:
Quand, demain, s'éteindront tes dernières étoiles,
Pour te rendre un nouvel et plus large univers
Je n'ai qu'à secouer la frange de mes voiles.

UNE FABLE

* * *

LES DEUX CHENILLES

Dans un jardin, au haut d'un potiron,
Deux chenilles se rencontrèrent
Et, tout d'abord, se saluèrent,
Etant personnes de bon ton.

L'une était longue, brune, et sans trop d'embonpoint.
—« La vie, en ce jardin, ne me satisfait point,
Dit-elle. Il faut ramper, grimper, ronger sans cesse.
J'estime ce métier dépourvu de noblesse.
Voyez cet heureux papillon
Tout habillé d'azur, d'or et de vermillon:
Porté dans les hauteurs par son aile légère,
Il voit mille beautés invisibles pour nous.
Et combien plus fine est sa chère:
Il vit du suc des fleurs, non de feuilles de choux.
Que j'aimerais avoir existence aussi belle! »

L'autre chenille était d'étoffe plus charnelle,
Grasse, luisante, avec un air fort satisfait
De soi, dans un habit d'un agréable effet:
Jaune orangé, lamé d'argent, et toque noire.

Ayant deux ou trois fois fait craquer sa mâchoire:
—« Pour moi, j'ai bonne dent et très gros appétit.
Ce métier vous semble petit?
Hé! Qu'avez-vous besoin de rêver l'impossible
Lorsqu'ici tant de comestible
Offre à nos estomacs d'ineffables douceurs? »

La brune dit: « Pourtant, parmi nos sœurs,
Il s'en faut que je sois la seule qui suppose
La possibilité d'une métamorphose. »

La mafflue étira son beau corps au soleil,
Et dit: « Comment peut-on croire un conte pareil?
Nous, devenir jamais des personnes ailées?
Ai-je l'air de quelqu'un fait pour des envolées? »

—« Je crains bien qu'en effet votre corps soit trop gras.
On dit que pour changer d'état
Avec succès, il faut une moelle subtile
Et mourir au cocon sans surcharge inutile. »

—« Ma mie, une fois mort, on reste mort.
Et votre espoir d'un autre sort
Où je ne trouve aucun rapport
Avec ce que l'on sait qui convient aux chenilles,
N'est bon qu'à créer des bisbilles
En infusant au sein des honnêtes familles
De très redoutables ferments
Qui font partout lever des mécontentements.
On se met à rêver d'une meilleure vie.
Le cœur en devient tout chagrin.
L'esprit n'a plus si chaude envie
D'un tendre dévouement au savoureux festin
Pour nous servi dans ce jardin.
La dent se fait craintive et ronge avec mollesse,
On s'amaigrit. Plus d'allégresse.
Croyez-moi: ce n'est point sagesse. »

La brune répliqua: « Peu d'entre nous, ma sœur,
Vont jusqu'à dédaigner tout à fait la douceur
De festoyer dans un légume.
La chair est faible, et nous rongeons sans amertume.
Mais je tiens qu'on n'est pas dépourvu de raison
Si l'on songe parfois au soin de son cocon. »

—« Libre à vous, ma commère,
De vous troubler l'esprit de semblable chimère.
Renaître papillon? . . . Quelle crédulité! »
Ah! J'aperçois un chou dont je n'ai pas goûté.
Il est loin, et le soleil baisse.
Un chou nouveau! Voilà mon rêve et mon espoir!
Excusez-moi si je vous laisse.
Bonsoir. »

UNE PRIERE

Panem nostrum quotidianum...

Vous nous avez appris, Seigneur, cette prière:
« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »
Et, chaque jour, je vous demande quelque bien
Afin d'alimenter une vie éphémère.

Et, presque tous ces biens que je reçois, Seigneur,
Je les prends sans les voir, et n'en sais point le compte.
Je les dépense étourdiment, et n'ai point honte
D'oser vous demander encor votre faveur.

Mon Dieu, vous me comblez de trop de nourritures;
Mon âme ni mon corps n'en savent bien user.
Ils goûtent tout, perversement, pour s'amuser,
Seigneur, et vous percer de nouvelles blessures.

Ces dons que vous savez qui me sont dangereux,
Qui ne me font qu'une âme ingrate, et vide, et basse,
Otez-les moi, Seigneur. Ou faites-moi la grâce
De pouvoir m'en servir d'un cœur plus généreux.

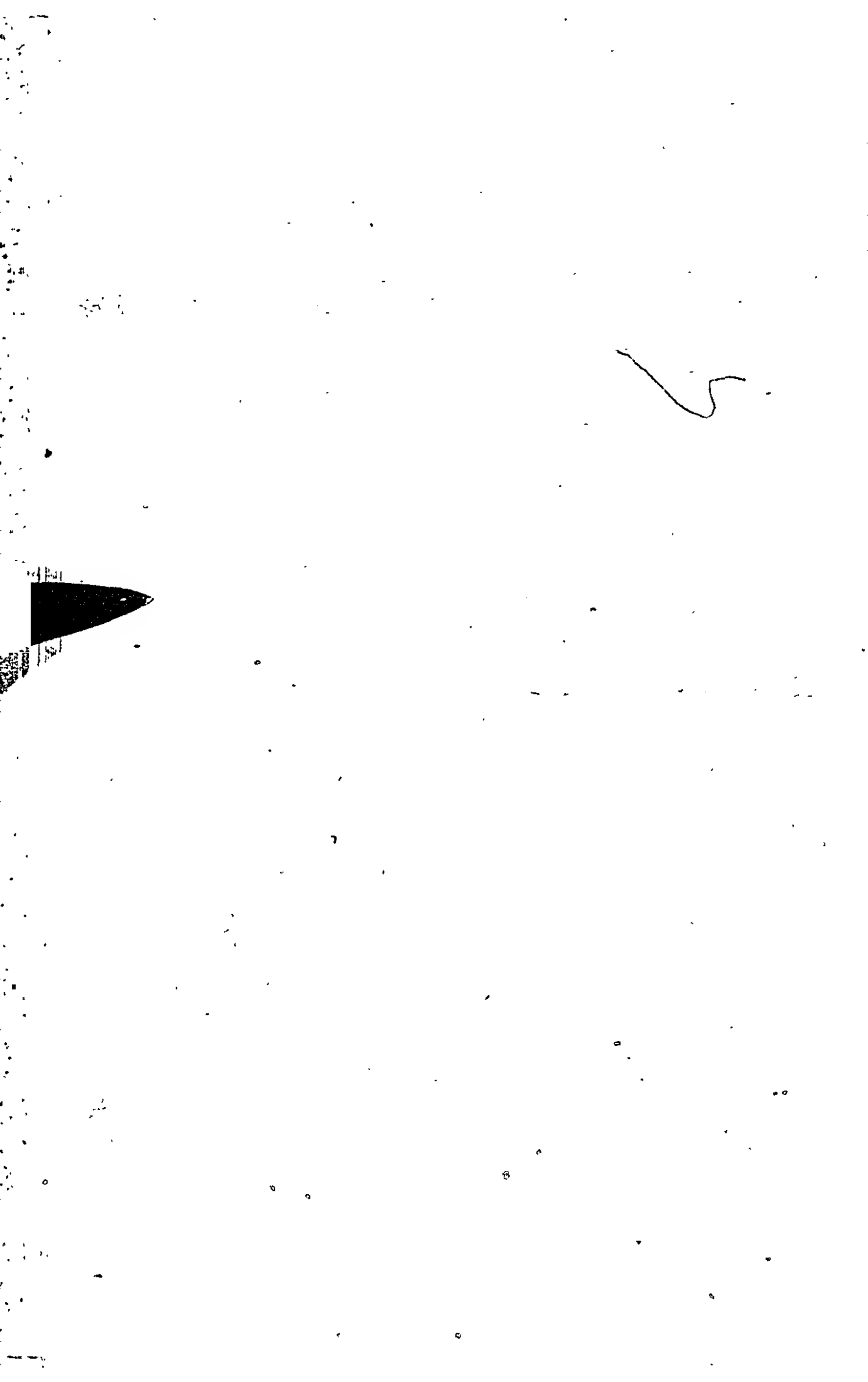
O Père, il n'est pourtant qu'un pain que je désire,
Et tout autre aliment me laisse insatisfait.
Donnez-le moi le vrai froment, le don parfait;
Donnez-le moi l'unique bien que je désire:

Vous-même Pain des Cieux, fait chair et sang pour nous...
Vous, qui n'avez pas craint d'habiter une étable,
Si vous daignez franchir un seuil si misérable,
Ne placez que ce Don, chaque jour, sur ma table,
Afin que rien en moi ne demeure, que Vous.

DEUXIEME PARTIE

RHYTHMES EN PROSE





LE PIN DU MASKEG[1]

Et ait: germinet terra... lignum...
cujus semen in semetipso sit super terram.

I

Au milieu d'un maskeg, parmi les hautes terres ondulées, boisées, qui séparent les eaux de l'Athabasca de celles de la Saskatchéouanne du Nord, il déployait en puissante pyramide sa vaste ramure.

Ses basses branches, rugueuses, dénudées, étaient toutes hérissées de vieux cônes, ouverts et grisâtres. Mais, aux extrémités de ses autres branches, partout sur leurs pousses nouvelles, les jeunes feuilles-aiguilles, longues de deux pouces, étaient touffues, et d'un beau vert; les jeunes cônes: brun-clair, fermés, luisants.

1. Ce pin est le Pinus Banksiana. C'est dans l'Ouest qu'il atteint son plus beau développement.



A sa feuille double, engaînée sur l'écorce, on reconnaît sa race, noble entre toutes parmi les arbres, et son lignage, qui l'apparente aux familles les plus antiques de l'Ancien Monde.

* *
*

Comme les jeunes mères des hommes, dans ces contrées sauvages, amassent en été et préparent avec soin la mousse des tourbières, dont elles se serviront plus tard, dans l'hiver, pour emmailloter chaudements leurs petits; ainsi, de toute éternité, la Sagesse lui avait préparé lentement son berceau.

D'abord, ce fut une vallée profonde, allongée de l'eſt à l'oueſt, comme le sont ici la plupart des dépressions du sol. La Sagesse l'avait entourée, au nord et au sud, de hautes collines accidentées. Et cette vallée profonde, et ces collines, furent semées des semences primitives.

En ce temps-là, le climat était humide et chaud.

et ce fut une orgie de vie végétale, dont on retrouve aujourd'hui, à fleur de sol, les cadavres entassés, carbonisés, en vastes houillières. Et, de cette végétation énorme, de monstrueux animaux se nourrissaient, dont les ossements maintenant étonnent l'homme, cet éphémère dernier-né du monde.

Lorsque la Sagesse éternelle jugea parfait le premier acte de son œuvre, elle envoya, du nord, les glaciers; et ils nivelèrent ces hautes collines accidentées, et ils comblèrent cette vallée profonde. Puis les glaces, ayant achevé leurs travaux, se fondirent. Et une nouvelle contrée apparut, où la vallée était devenue plaine, où les collines n'étaient plus que des côteaux ondulés et bas.

Cette nouvelle contrée était froide, propre à des races actives et vigoureuses. Mais elle était nue, et la Sagesse la voulut parer. Par les vents, les eaux courantes, les oiseaux, les animaux qui marchent, Elle sema les graines des plantes adaptées à ce climat nouveau. Et cette plaine, et ces côteaux, nourrirent longtemps des forêts centenaires, qu'anéantissaient

parfois des incendies. Des bêtes aux pelages épais y fréquentaient; quelquefois, des hommes.

Un jour, une famille de castors industrieux vint s'établir dans cette vallée. A l'extrémité occidentale, ils construisirent une forte digue, et toute la plaine fut transformée en lac; et les arbres qui peuplaient ce lac, noyés, pourris aux racines, renversés par des orages, s'abîmèrent dans les eaux stagnantes.

Un peu plus tard, la colonie des castors devenue trop nombreuse, affamée, se dispersa. La digue se creva par la fonte et le flot des neiges suivantes; et la vallée prit l'aspect d'un marais, où croupissaient les cadavres des arbres.

* *
*

Et cette tombe alors devint le berceau.

La mort y enfanta la vie; car, sur ce débris, apparut la mousse.

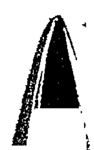
Elle s'étendit, revêtit tout le marais croupissant

de sa toison souple et molle, s'entassant sur soi-même en matelas élastique et doux; lentement, chaque été, siècle après siècle, jusqu'à ce qu'elle eût atteint cinq à six pieds d'épaisseur. Ainsi se forma le maskeg.

Et, cependant, les côteaux ondulés et bas s'étaient recouverts de trembles, de bouleaux, de mélèzes, de sapinettes, de pins, de peupliers baumiers, qui faisaient au maskeg de hauts, et larges, et vivants rideaux, et l'abritaient contre les tempêtes.

Le berceau achevé, la Sagesse, par légers souffles, y fit voleter les semences ailées des bouleaux, des épinettes, des mélèzes, et celles des pins. Elle eut soin d'en choisir une, de haute lignée, et la bénit singulièrement.

A celle-ci, comme à toutes les autres, il fallut plusieurs années pour que la jeune plante apparût nettement visible hors de la mousse. Mais, dès lors, tandis que ses compatriotes végétaient sans hâte, ou mouraient sous la dent des lièvres, du porc-épic, ou par les pieds de bêtes pesantes, elle grandit rapidement, allongeant au loin ses fortes racines, étageant



largement ses branches par verticilles réguliers, se haussant, chaque été, d'un nouveau mérithalle.

Et, sur les Hautes Terres, au centre du maskeg, le noble pin déploya sa vaste ramure.

II

Le pin fut témoin, parfois, des actes des hommes.

Mais, d'ordinaire, il n'avait pour compagnons que ses congénères végétaux.

Clairsemés sur le maskeg sombre, des épinettes efflanquées, à tige brune, au noirâtre feuillage, de sveltes tamaracs (mélèzes) aux branches jaunes, aux aiguilles courtes et vert-tendre, quelques bouleaux nains, formaient une piètre cour à ce roi opulent. Sur la mousse élastique et bosselée, d'un vert foncé sur les bosses et roussâtre dans les creux, croissaient aussi des lédons, bruyères drues, qui portent, au bout seulement de leurs petits buissons secs, des touffes de feuilles, allongées, charnues, toujours vertes, parfumées, et dont le dessous est tout ouaté

d'un duvet doré. Les coureurs de bois les appelaient: thé de maskeg.

Assez souvent, des animaux venaient apporter au grand pin leurs mouvements et leurs bruits.

Un jour de lourde chaleur, un orignal mâle, pourchassé des taons, vint se frotter contre la rude écaille de son écorce. Puis percevant, à quelque cinquante pieds au nord, un creux au fond de quoi dormait une flaque d'eau, il alla s'y vautrer, et s'ébattre. Lui, et d'autres, y revinrent souvent, élargissant et approfondissant le trou, d'abord vaseux, qui devint un tout petit lac limpide dont la rive méridionale s'approcha presque jusqu'au pied du pin. Et, sur son pourtour, germa une couronne, verte en été, jaune-pâle en hiver, d'herbes à tige triangulaire qu'on appelle: foin de marais. Au bord intérieur de cette couronne, de l'eau même, d'autres plantes aquatiques, acores, spargaines, massettes à la brune quenouille, dressaient les jets de leurs feuilles, larges et plates comme des sabres.

Une autre fois, tard en automne, au sommet du



grand pin, trois perdrix tendaient le cou, curieuses. Un jeune ours noir apparut, qui vint boire au petit lac. Au nord-est, perché sur un mélèze qui croissait au rebord de la mousse, un écureuil-volant invectiva le buveur avec une fougue digne d'un climat plus méridional, et sans souci des conséquences. L'ours, dûment désaltéré, estima devoir satisfaire à l'honneur, et à l'appétit. Délibérément, il alla embrasser le fût du tamarac et, après avoir de son mieux ruminé l'expertise des difficultés, commença de grimper. Arrivé presqu'au haut, et avant que l'écureuil se décidât à planer vers l'une des sapinettes voisines, il essaya d'un soudain coup de griffe. Le résultat fut désastreux pour les trois personnages. Le mélèze bascula. Sa tête, chargée d'ours, s'abattit plus qu'au milieu de l'étang. Trempés, penauds, gelés, offenseur et offensé s'en furent à la nage pour se sécher au plus vite.

Une autre fois encore, le sommeil hivernal du grand pin fut surpris. Deux hommes venaient d'arriver, deux hommes extraordinaires, car ils avaient

des visages blancs, très barbus. Ils saccagèrent l'unique hutte de rats musqués que nourrissait l'étang.

* *
*

Un jour, enfin, au déclin d'un été, un après-midi où le soleil était chaud et le ciel d'azur pur, trois enfants, venant de l'ouest, s'approchèrent.

Ils amassaient, dans de petits paniers faits d'écorce de bouleau, des ouiçaki-mina. Ce sont de petites baies, sorte de myrtilles ou d'airelles, qui à cette époque, avant que les gelées les aient amollies, sont fermes, rondes, et d'un beau rouge foncé. Elles poussent sur des plantes naines dont les tigelles rampantes couvrent partout la surface du maskeg de leurs minuscules feuilles arrondies, luisantes, semblables à celles du buis. Les blancs, aujourd'hui, les nomment: atocas.

Les trois enfants vinrent s'asseoir à l'ombre, au pied du pin, où les fortes attaches de ses racines



émergeaient de la mousse toute couverte d'aiguilles brunes. Il y avait deux petits garçons. Leur vêtement n'était qu'une façon de sac, bleu, troué au cou et aux épaules pour laisser sortir leur tête brune et nue aux cheveux raides et lisses et leurs bras grêles et bronzés. Mais la petite fille qui était entre eux portait une robe d'un vermillon éclatant avec des manches jusques aux coudes, et ses cheveux étaient plus fins, soyeux, son visage plus clair, ses bras et ses jambes moins bruns. En elle la race des hommes à visage pâle s'alliait au sang indien.

Après un moment de babillage, ils se levèrent, se défirent de leurs robes et descendirent s'ébattre, barboter et nager aux eaux du petit lac, avec autant d'entrain et de souplesse que trois jeunes rats musqués.

Ainsi le pin fut parfois témoin des actes des hommes.

III

Quinze années s'écoulèrent.

Cet après-midi là, comme le printemps était déjà très avancé, le maskeg fleurissait tout baigné de soleil. L'air y était chargé de parfums, mêlés d'une senteur résineuse. Les tamaracs s'étaient feuillés, les épinettes noires elles-mêmes, toutes moussues et rabougries, s'étaient saupoudrées d'argent et chargées de cônes nouveaux, courts et pourprés. Sur la mousse sombre, les atocas ouvraient leurs calices roses et rouges, et les bouquets de lédons exhalaient l'arôme de leurs blanches ombelles.

Autour de l'étang, parmi les vieilles herbes jaunies et couchées, des renoncules étalaient leurs larges feuilles patinées de bronze et leurs grands boutons d'or; les hampes du trèfle de castor dressaient leurs clochettes campanulées d'un rose tout pâle. Et, sur l'argent azuré des eaux, près des bords, flottaient de minuscules nénuphars.

Récemment dégagées de leurs souterrains hibernacles, cent grenouilles faisaient un chœur assourdissant, comme mille grelots aux sonorités aiguës.

Le grand pin, lui, était orné de la royale parure qu'il revêt chaque printemps pour célébrer ses noces annuelles; cette parure vivante que l'homme, de son art toujours mort, essaye d'imiter dans ses candélabres aux multiples branches. A toutes les extrémités de ses rameaux d'émeraude s'érigeaient de petits cierges d'or. Le pollen des chatons mâles, au moindre souffle des vents, s'épandait en nuages de poussière, couleur de soufre. Au-dessous d'eux, aux deux-tiers des jeunes pousses, les épouses nouvelles-nées, informes encore et pareilles à de petits hérissons d'un pourpre violacé, recevaient la semence fécondante qui devait être leur vie et que, devenues jeunes cônes, elles garderont dix-huit mois dans leur sein, avant de s'ouvrir, et d'en mourir.

Le vieux patriache, béni de la Sagesse éternelle, nourrissait toute cette postérité; et sa sève vigou-

reuse courait avec une ardente et saine activité dans ses veines chauffées du soleil.

* *
*

Et voici que, de l'ouest, sans bruit, rapide, à travers les maigres sapinettes, un homme s'avance.

A la cime du pin, un écureuil rouge se met à danser des gambades furieuses, accablant l'intrus de caquetages indignés.

Celui-ci est jeune, le teint très bronzé, tête nue; ses cheveux sont tressés en deux nattes qui pendent sur ses épaules et sa poitrine; ses habits sont de cuir d'orignal, ornés de franges au col, et bariolés de verroteries sur le devant et aux poignets; ses pieds sont chaussés de mocassins. Arrivé au pied du grand arbre, il le contourne au nord, se baisse et, sans délibérer, soulève avec précaution un large bloc de mousse fleurie qu'il a soin de ne pas secouer et qu'il ne pose pas à terre.

Les grenouilles ont cessé leur vacarme, mais l'écureuil continue de plus belle. L'homme contemple un instant une sorte de terrier qui s'enfonce droit sous le tronc, entre deux fortes racines. Il se retourne, s'agenouille, enfile ses pieds dans le trou, s'insinue à reculons en se soutenant des coudes, mais tenant toujours hors du sol le bloc de mousse fleurie. Entré jusqu'à la tête, il replace minutieusement le paquet de mousse dans sa position première, et l'on n'aperçoit plus, au pied du pin, qu'une mince ouverture où deux yeux luisent.

L'écureuil, méfiant de cette disparition subite, descend par courtes saccades, la queue en panache, inspecte et caquette. Comme plus rien ne bouge, il remonte avec de petits cris dépités, puis finit par oublier l'aventure. Il se remet en sentinelle sur une haute branche et, de ses pattes de devant, refait sa toilette au soleil.



Tout retombe dans le silence. On n'entend plus que les tarières des scolytes sous les écorces et, non loin, les coups de bec pressés d'un pic qui tambou-

rine un arbre sec. Haut dans l'air, deux faucons planent, en courbes indolentes. Puis les grenouilles recommencent leur chœur, crescendo.

Mais bientôt l'écureuil se redresse et reste ainsi, immobile, comme un spécimen empaillé. Soudain, sa colère reprend et, averties, les grenouilles se taisent, brusquement.

* *
*

Cette fois, c'est une femme qui s'approche, de l'ouest aussi, mais, au lieu de venir vers le pin, elle se dirige vers sa gauche de l'autre côté de l'étang.

Elle est jeune, tête nue, ses cheveux noués en torsade sur la nuque, ses pieds sont nus. Elle est vêtue d'étoffe aux couleurs vives, jupe rouge et corsage vert dont la façon imite sans art les modes des femmes d'Europe. Elle sourit de loin, familièrement, à l'écureuil tapageur, et s'avance au travers des sapinettes jusqu'au nord-est, à l'endroit où sont encore



attachées au maskeg les racines du mélèze dont le corps flotte à la surface de l'eau. Là, une grosse chouette, blanche comme neige, et qui venait de se poser avec une souris aux serres, regarde un instant de ses grands yeux ronds, effrontément, cet être coloré et intempestif; puis, sans lâcher sa proie, elle s'envole lourdement et se va percher à la cime du pin, d'où l'écureuil prestement déguerpit.

La jeune femme rit, amusée, en s'asseyant au rebord de la mousse, les pieds dans la vieille herbe jaunie et couchée d'où sortent les boutons d'or et leurs larges feuilles vert-sombre. Sans hâte, elle ôte son corsage et, s'étant mise debout, sa jupe. C'était là tout son vêtement. Son visage est un peu bruni, comme ses mains, ses bras jusques aux coudes, ses pieds et le bas de ses jambes; mais le reste de son corps apparaît d'un teint plus clair, presque blanc. Elle dénoue ses cheveux, en fait une tresse serrée qu'elle enroule autour de sa tête. Pour éviter la fange molle des bords elle monte sur le tronc gisant du mélèze et s'avance pas à pas, balancée de ses bras,

presque jusqu'au milieu de l'étang où des ondulations s'élargissent et clapotent doucement sur les rives. Là, d'un élan souple, elle plonge. L'eau rejaillit, toute irisée par le soleil.

Après avoir nagé, plongé, comme une sarcelle folâtre, la baigneuse ruisselante se hisse et grimpe sur le tronc flottant, puis s'en retourne, balancée de ses bras, s'asseoir sur la berge de mousse et se sécher au soleil. Elle défait la tresse de ses cheveux, les tord et les étale sur ses épaules et sa poitrine. Elle rit à la grosse chouette blanche qui la regarde effrontément. Elle cueille à côté de soi des fleurs de cassis sauvage et en respire le parfum. Elle admire Oskajtak, le grand pin, dans sa parure nuptiale.

Séchée, elle se rhabille, et s'en retourne à l'occident.

IV

Au bout du maskeg, la digue construite par les castors subsistait encore mais crevée de larges ouver-



tures par où s'écoulait le trop plein de la mousse spongieuse. Un large ruisseau, déjà presque à sec en cette fin de printemps, s'était creusé un lit profond entre les deux côteaux du nord et du sud.

La jeune femme en suivit le cours, sous la forêt drue des grands arbres, et parvint, au bout d'une demi-heure environ, en face d'une vaste prairie. Le ruisseau y serpentait paresseusement, s'y élargissant et devenant rivière avant qu'il se perdît, là-bas au nord, dans les flots d'un grand lac bleu. Et ici, à l'orée des bois, sur la berge du ruisseau, s'élevait une demeure de tremble équarri, chaulée à la marne blanche, avec une toiture en mottes de gazon. Elle y entra.

A l'intérieur, un homme au teint de cuivre clair était assis sur un billot, et il lui sourit. Tout en raccommodant un filet il demanda:

— D'où viens-tu?

— J'ai été voir Oskajtak et me baigner au petit lac. L'eau est encore fraîche; la glace n'est pas toute sortie de la mousse. Il y aura cette année beaucoup

de ouiçaki-mina, s'il ne survient pas de gelée quelqu'une de ces nuits.

— Hunhun.

L'homme articula vivement cette approbation, de la gorge et des narines, sans ouvrir la bouche. C'est le « oui » indien.

— Où est ton associé? reprit-elle. Mangera-t-il ce soir avec nous?

— Je ne sais pas où il est. Il a emporté ma canardière.

* *
*

Au coucher du soleil, ils virent au milieu de la prairie, venant du grand lac bleu, l'associé qui pagayait un canot d'écorce de bouleau, remontant la rivière que les hautes eaux de ce lac tenaient encore pleine jusqu'à peu de distance de la maison. Débarqué, il rapporta la canardière et une demi-douzaine de gros français, qui sont une sorte de canards noirs de belle taille.



Et, tant qu'il fit jour, l'associé, la tête baissée, les yeux luisants sous ses paupières demi-closes, observait, quand il sentait qu'il n'était pas regardé, tous les mouvements de la femme.

Il repassait dans son cœur Oskajtak le grand pin, et l'étang merveilleux, et la baigneuse à la chair pâle.

V

L'hiver suivant, la neige tomba dès les premiers jours de novembre, mais le froid ne fut point assez vif pour que le sol gelât.

Vers le milieu du mois, le chinouk souffla du haut des Montagnes Rocheuses et, en une seule nuit, rongea tout le blanc manteau. Dans le maskeg, il n'en resta que quelques loques aux creux de la mousse bosselée, et un tapis ovale, durci, marqueté de traces d'animaux, à la surface gelée de l'étang.

Le grand pin ne redoutait ni les frimas ni les vents de l'hiver.

Contre le froid, il savait mûrir hâtivement son bois, approvisionner ses feuilles pour la longue saison d'abstinence, gonfler avec tant d'abondance ses bourgeons que la résine s'y égouttait en bavures d'une cire transparente et blanche. Sa sève compacte et gluante défiait les rigueurs arctiques et l'usure par l'air, toujours sec et altéré à cette haute altitude. Hermétiquement scellés au sein des jeunes mères, pareilles encore à de petits hérissons mais brunies, les embryons des semences s'endurcissaient aux rudesses brusques de ce climat capricieux.

Quand aux vents, il en était protégé par l'épais rideau de la forêt dont il était enclos. Pour lui, il ne sentait que la douce caresse des remous que faisaient les ailes puissantes de la Sagesse, lorsqu'elle passait, poursuivant d'un vol infatigable à travers le monde, au-dessus des eaux, des terres, et des actes humains, son œuvre d'assainissement de toute chose immonde et de perfection universelle. Le grand pin unissait alors, aux retentissantes rumeurs des bois environnants, l'hymne aux mille voix de ses aiguilles harmo-

nieuses où, dans une orchestration magnifique, chacune sussurait son chant, parmi le large bercement des branches.

Au reste, en hiver, le markeg gelait à deux et trois pieds de profondeur. Ses racines étalées y étaient comme soudées dans du granit.

* *
*

Décembre était venu et plus qu'à-demi écoulé sans qu'il retombât de neige. Mais, depuis quelques jours, un vent froid soufflait, sans désemparer, de l'est; ce qui est d'ordinaire ici indice de mauvais temps.

Vers le milieu d'un après-midi, alors que le soleil, bas déjà sur l'horizon, projetait sur la mousse les longues ombres agitées des épinettes, des tamaracs et du grand pin, un homme au teint de cuivre clair, armé d'une canardière, s'avança prudemment. Il avait soin de ne point poser le pied dans les creux, où

restaient des plaques de neige. Il parlait souvent à mi-voix et avait l'air de mal contenir une colère. Il regardait parfois de tous côtés, mais presque toujours il observait le sol durci.

— Où ce maudit associé peut-il bien cacher les fourrures qu'il emporte? Il est certainement venu ici, et plusieurs fois. Mais laquelle est la plus sûre trace?

Parvenu au pied du pin, il s'arrête, les yeux fixes. Une épaisse couche de mousse avait été enlevée qui laissait une ample ouverture, au nord, entre les fortes attaches de deux racines.

— Hunhun! Mousse récemment touchée... Terrier... Très gros ce terrier-là... Pas habité... Point de buée, pas de givre autour... Peut-être un piège là-dedans.

Il pose au tronc de l'arbre son fusil, s'agenouille, et ses yeux noirs essayent de percer l'obscurité du trou. Déçu, il s'en va, loin, vers la lisière du maskeg, y coupe une longue et forte tige de saule, munie d'un croc, et revient au pin. De nouveau il s'age-

nouille, fouille du bâton sous le pied de l'arbre, en tous sens, et tapote sur toute la surface. Enfin, tout au fond, il accroche quelque chose qu'il parvient à amener à l'orifice.

— Hunhun!... Castor... Maudit associé!... Prend toujours le meilleur pour lui.

Furieux, il s'aplatit et s'insinue au trou. Sa tête y disparaît, puis son torse, puis ses hanches, puis ses jambes jusqu'aux jarrets. Mais là, il semble rencontrer un passage étroit et lutter. Pour obtenir une poussée plus vigoureuse, il ramène autant qu'il peut son genou droit qui s'enfonce dans la mousse, là, juste à l'entrée, avec force. Sec, un cliquetis d'acier sonne bref. L'autre jambe, allongée, fait un sursaut violent, mais celle dont le genou est enfoncé dans la mousse y paraît rivée, comme gelée à plat sur le sol.

Et, sous l'arbre, une bouche étouffée hurle des imprécations confuses et, parfois, des gémissements...

Le soleil s'était couché avec la magnificence splen-

dide dont il se pare pour quitter les hautes terres, et le vent avait cessé. Tout le maskeg fit un grand silence. Et il entendait des cris rauques, comme jamais il n'en avait entendu, et des chocs d'une matité sourde.

Longtemps le grand pin frissonna des efforts de l'homme.

La nuit vint, glaciale, étoilée. Au sud-est, dans cette glace translucide et bleuâtre du ciel nocturne, apparut Aldébaran le rouge, puis Orion, puis le roi des astres: Sirius. À l'orient, à travers les fûts et les branches nues des peupliers, l'arc étroit et doré de la lune monta paisiblement. Sa tendre lumière éclaira les sapinettes noires, et tout le maskeg à l'entour du grand pin.

Lui, parfois encore, avait un court frisson.

Le froid se condensait et devenait intense. Par intervalle, dans la forêt environnante, un tremble, dont la sève se dilatait par le gel, fendait son bois avec un éclat sec. Un hibou prononçait lentement son houhou... hou... hou, auquel répondait peu

après, à quelque distance, un autre houhou monotone. Sous les arbres centenaires de la grande forêt des bruissements s'éveillaient.

Mais le maskeg demeurait immobile et muet sous la pâle clarté lunaire.

* *
*

Vers le milieu de la nuit seulement, des frôlements s'en rapprochent, des ombres furtives s'y faufilent.

Un lapin blanc traverse l'étang nacré et s'avance par petits sauts près du pin. Ses longues oreilles toutes droites, il flaire de près, en faisant remuer les poils de ses moustaches, cette chose qui saille du trou, et qui ne bouge plus. Tout à coup, en trois bonds, le lapin disparaît. Les yeux à reflets vert et or et le fantôme gris d'un coyote ont surgi soudain, là-bas, par delà le pin, à côté d'une sapinette. Ils s'effacent presque aussitôt, comme dissous par l'é-

trange effluve. Un skunk insouciant vient ensuite promener autour du lac sa fourrure noire, rayée de deux longues bandes blanches, et le grand panache de sa queue touffue. L'active hermine, plus candide que la neige, file sur la mousse sombre, à travers les lédons, d'où sort le « couic » subit et tout de suite étranglé d'une souris qu'elle a surprise. Et, brusquement, ces ombres mouvantes s'évanouissent, car, à peine perceptibles, palpitent les bonds feutrés d'un lynx en chasse.

Or, tous ces hôtes nocturnes du maskeg avaient vu ou flairé cette chose inexplicable, au pied du grand arbre, mais pas un d'eux, hormis le lapin, ne s'en était approché.

Les premières lueurs de l'aube commencent à pâlir le ciel. Toutes les constellations s'éclipsent. Un voile, de teinte grise et uniforme, s'étale sur toute la contrée.

De l'occident, où la nuit règne encore, un homme sort de la forêt et s'en vient rapidement, droit au pin. Ce qu'il voit, là, ne semble pas l'étonner. Il em-



poigne le fusil qui était appuyé au tronc de l'arbre et l'enfile à travers l'ouverture, à côté du corps immobile. Puis il court au nord de l'étang glacé, se baisse, et revient chargé d'une large dalle de mousse gelée, à demi-sèche, dont la surface est intacte. Il en évide le dessous, le façonne, ayant soin d'en jeter sous l'arbre chaque débris. Alors il place, sur la jambe immobile qui saille, cette mousse, qui s'adapte au trou et le bouche si exactement qu'elle semble n'avoir jamais été remuée. Puis l'homme, un instant, examina minutieusement son ouvrage, ausculta de l'oreille et des yeux tout, à l'entour; et s'en fut.

Peu après, la neige se mit à tomber, d'abord fine et sèche, puis à flocons de plus en plus larges, et, tout ce jour, elle s'amoncela, sur la mousse, les épinettes, les tamaracs, sur toute la forêt environnante, sur toutes les hautes terres; et le grand pin, témoin des actes des hommes, y déployait sa vaste ramure, toute blanche.

VI

Au milieu du juillet suivant, après une nuit très fraîche, le pin tout illuminé par l'aurore rutilait des diamants de la rosée.

En été, dans cette contrée, les nuits les plus fraîches sont ordinairement suivies des journées les plus chaudes. A midi, le soleil devint brûlant. C'est l'heure où, sous ce baiser ardent et qui ne sait plus quitter sa proie heureuse, les jeunes mères, devenues cônes parfaits, entr'ouvrent les écailles de leur sein et laissent échapper leurs enfants ailés.

Souvent alors un envol puissant de la Sagesse qui passait emportait cette progéniture choisie au sol prédestiné. La plupart du temps ce grand souffle venait du nord-ouest; et les enfants ailés planaient et s'allaient poser dans une longue vallée siliceuse.

Le grand pin, jadis, quand il revêtit pour la première fois la parure nuptiale héréditaire, n'avait pas dix ans; et il ne produisit qu'un seul cône. Mais,



depuis cette paternité première, il avait augmenté chaque année l'ampleur de cette parure et le nombre de sa postérité. Et, dans la longue vallée du sud-est, sur la terre noire et sableuse, ses enfants, transportés par le souffle de la Sagesse, avaient germé, grandi; et ceux que les bêtes avaient épargnés faisaient une forêt où les premiers fils rivalisaient maintenant avec le vieux patriarche.

Pourtant ils n'avaient ni sa force, ni sa beauté, ni sa fécondité. Peuple dense, ils croissaient drus, leurs branches latérales étiolées, puis étouffées, à mesure que s'élevaient leurs cimes. Mais la hauteur de leur fût droit et nu en faisait des géants, plus grands que leur père.

* *
*

Cet après-midi de juillet cependant le vent retenait son souffle. Des cônes dilatés la graine tombait, comme de petits papillons unilobés, au pied du

grand pin, où viendraient s'en nourrir les écureuils et les oiseaux.

Assises sur les saillantes attaches de ses fortes racines, deux jeunes femmes se reposaient sous son ombre immobile.

L'une d'elle allaitait un tout petit enfant. L'autre triait de la mousse fraîche et rousse, en extirpait les racines de lédon ,et la portait sécher au soleil. Au-dessus de leurs têtes, un couple de ces pigeons sauvages que l'homme blanc a su si complètement exterminer roucoulait autour de l'invisible nid où leurs petits pépiaient. Et, sur l'étang, le long de la berge opposée, deux canards, au plumage satiné de vert et mordoré, pourchassaient, parmi des rejaillissements d'eau diaprée, de grandes libellules bleues.

Et la jeune femme qui allaitait l'enfant disait:

— Oui, l'associé voulait m'épouser. C'est pourquoi, ma sœur, je vous ai demandé de venir habiter avec moi. Il est brutal. Il rôde sans cesse aux alentours. Aussi il faut toujours garder avec nous nos couteaux.



— Pourquoi ne l'acceptez-vous pas?

— Je lui ai dit que d'abord il fallait qu'il retrouve mon homme. Je ne peux pas croire que mon mari soit ainsi parti pour les pays du nord, sans m'avertir, sans me rien dire. Il a beau me l'affirmer. Il ment. Heureusement, il me reste mon petit. Son nom sera: Oskajtak. Je voudrais qu'il soit grand, beau et fort, comme Oskajtak.

VII

Vingt années encore s'écoulèrent.

Au début de cet hiver-là, près du grand pin poudré de neige, deux hommes se rencontrèrent sur le bord de l'étang, déjà gelé.

L'un d'eux était vêtu à l'indienne, et, dans les deux tresses de ses cheveux noirs, des fils gris apparaissaient. L'autre portait l'ancien costume des trappeurs blancs, coureurs de bois; et il était jeune, et grand, et beau, et fort. Et il dit:

— Que venez-vous encore faire ici? Une fois dé-

jà je vous ai demandé d'aller poser tous ces pièges ailleurs que sur mon terrain de chasse.

Les yeux de l'autre s'allumèrent, et il cria:

— Si tu ne décampes pas toi-même, Oskajtak, je te tuerai comme j'ai...

La bouche se referma subitement. Mais les yeux flamboyants en révélaient assez.

Alors leurs haches se lèvent, s'envolent de leurs mains, et l'un d'eux s'abat sur la neige. Frémissant, Oskajtak regarde quelque temps la forme inerte, et réfléchit. Puis il reprend sa hache et creuse la glace mince au milieu de l'étang. Il traîne la forme inerte, y attache les pièges et la hache de l'autre, et il fait glisser tout cela dans l'eau sombre, qui se referme.

Ainsi le grand pin fut encore témoin des actes des hommes.

VIII

Un demi-siècle passa.

Débordant les falaises qui enserrent la Saskatché-

ouanne du Nord, une marée d'hommes blancs, munis de toutes les machines d'une rapace et dévorante civilisation, montaient à l'assaut des hautes terres.

A l'orient de la forêt des pins, postérité géante du patriarche béni de la Sagesse, des hommes avaient installé leurs demeures, parsemées sur une large plaine. Et, parmi les âmes humaines, celles-là du moins n'étaient point venues ici pour vivre de l'existence fiévreuse et vide des assoiffés d'argent et d'animales jouissances, mais pour y établir les nids paisibles de leurs chrysalides terrestres. Ceux-là ne saccageaient pas les grands pins, car celui d'entre eux qu'ils tenaient pour interprète des décrets de la Sagesse, et qui portait l'habit des premiers missionnaires de l'Ouest, gardait pour le vieux patriarche du maskeg, et pour tous ses fils, une révérence singulière.

* *

*

Le deuxième été qui suivit l'arrivée de cette colonie d'agriculturs et de pasteurs fut torride.

Oskajtak, le grand pin, trouvait à peine, par ses antiques racines, l'eau nécessaire à sa vaste ramure, car le maskeg, comme l'étang, était presque à sec. La mousse spongieuse, vidée, allégée, ne le scellait plus au sol avec autant de pesanteur et de tenacité.

Un crépuscule vint, au déclin d'une journée brûlante et sans haleine, où les lucioles dansèrent, extraordinairement actives et nerveuses, une danse d'étincelles au bord de la mare, déchet de l'étang, d'où s'exhalaient des odeurs putrides. Un essaim de moustiques et de petites mouches bourdonnantes tournoyait à la cime du grand pin.

La lune s'était levée, énorme, toute rouge, et montait au zénith en pâlissant.

Et, maintenant, de lourds nuages, floconneux, couleur de plomb, passent avec rapidité, courant vers le sud-est. Parfois des souffles chauds remuent la masse du silence. Puis tout retombe dans une pe-



sante immobilité. La lune s'éclipse totalement et l'ombre se fait épaisse. Tout se tait.

Vaguement, du fond des lointains, une rumeur sourde s'élève, s'approche, grandit, emplit confusément les airs. Sur les hautes terres, l'obscurité devient noirceur. Rien ne bouge.

Et voici que le monde se met à trembler.

Un formidable ronflement accourt avec furie, et, sous la force féroce et tragique du ciel, la Terre, inerte, frémit, frissonne et gémit, d'une plainte innombrable et sans fin.

D'un coup, au-dessus des hautes terres, éclate un rugissement. Les forêts centenaires semblent partout chanceler et s'abattre. A la violente étreinte de l'ouragan hurlant, sifflant, tumultueux, elles répondent par des clameurs lugubres, des lamentations et des sanglots. Des tourbillons furieux et soudains descendent au grand pin, l'étreignent avec rage, et cherchent à l'emporter. Un flamboiement subit, immense, aveugle toute la contrée.

Brusquement, une avalanche d'eau déferle, com-

me si les vagues d'une mer étaient lancées par-dessus les hautes terres. Le déluge dura des heures; mais, à la longue, vent et pluie s'affaiblirent; les dernières nuées disparurent dans les lointains et, du ciel étoilé, la lune répandit sur le repos du sol et des forêts humides la douceur d'une sérénité lumineuse.

* *
*

Au matin, sous le soleil, deux hommes s'avancèrent, de l'est, à travers le maskeg.

L'un portait le vêtement noir des premiers missionnaires, l'autre le costume des premiers trappeurs blancs; et celui-ci était vieux, et l'autre lui témoignait une déférence affectueuse.

Ils trouvèrent le vieux patriarche gisant, la tête au sud-est, du côté de ses fils. Ses vastes racines arrachées avaient, à vingt pieds en l'air, soulevé avec elles une large étendue de mousse.

Et, parmi tout ce débris, près du sol, ils virent



un fémur et un tibia suspendus aux dents aiguës d'un piège d'acier, que deux chaînes tendues roides fixaient entre deux fortes racines. Les chaînes y pénétraient au travers de trous, forés par une tarière, maintenant presque cicatrisés.

Au-dessous de cela, dans une profonde dépression de la mousse, ils virent encore un crâne humain, d'autres ossements, et une canardière rouillée.

Le vieillard la prit et l'examina avec beaucoup de soin. Il la reposa, découvrit sa tête, et il dit:

— Mon fils, votre grand'mère m'avait souvent parlé de cette arme. Nous avons trouvé les os de mon père.

IX

Au printemps qui suivit, au milieu de la plaine où des âmes paisibles et dénuées d'avidité avaient installé leurs brèves demeures terrestres, une église s'élevait.

Le tronc noueux d'Oskajtak, équarri par les

mains pieuses du vieux trappeur qui l'aimait, soutenait, aidé de trois autres géants, ses fils, la ferme charpente du haut clocher.

Tout le porche était décoré de rameaux verts cueillis, dans la grande forêt voisine, aux branches des pins, sa postérité vivante. Et la lourde cloche oscillait, épandant, du sommet des hautes terres, ses ondes retentissantes.

Oskajtak tressaillait sous les puissants battements, et il chantait avec l'airain: « Bénie soit la noble race des pins... Bénis soient mes fils dont les rameaux aujourd'hui vont bénir les demeures des hommes... Bénis soient les hommes qui suivent les décrets de la Sagesse... Hosannah... Hosannah... Hosannah!

FIN

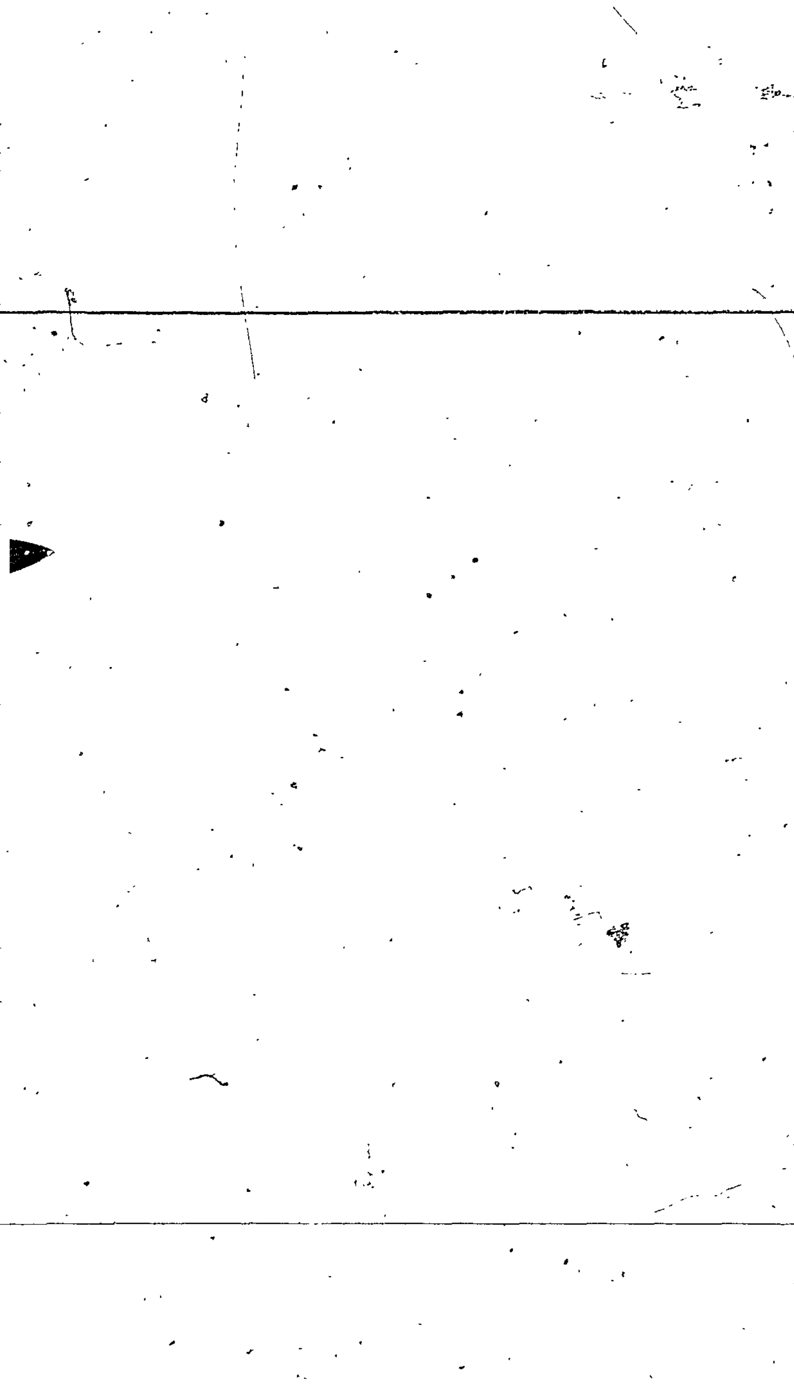
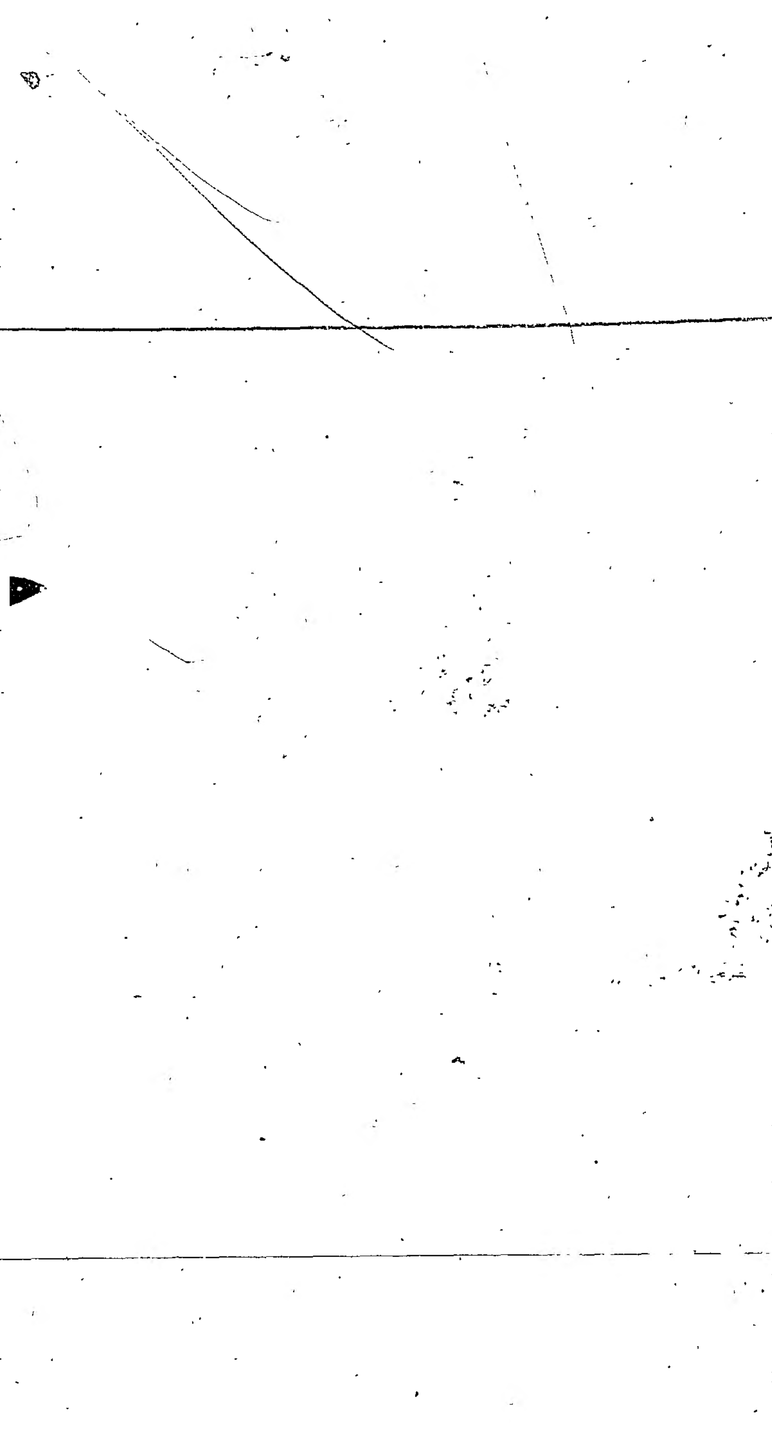


TABLE DES MATIÈRES

RYTHMES EN VERS

RYTHMES EN PROSE



Achevé d'imprimer

le dix-neuvième jour de mars

mil neuf cent trente-huit

pour

LES ÉDITIONS DU TOTEM

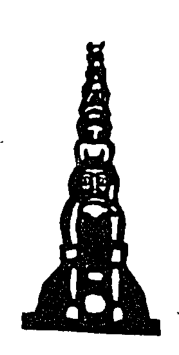
3685 rue Saint-Hubert

à Montréal

par les soins de

La Parole (limitée)

Drummondville (Québec.)



PRIX: $1.00

LA PAROLE (Limitée)
Drummondville, P. Q.

